

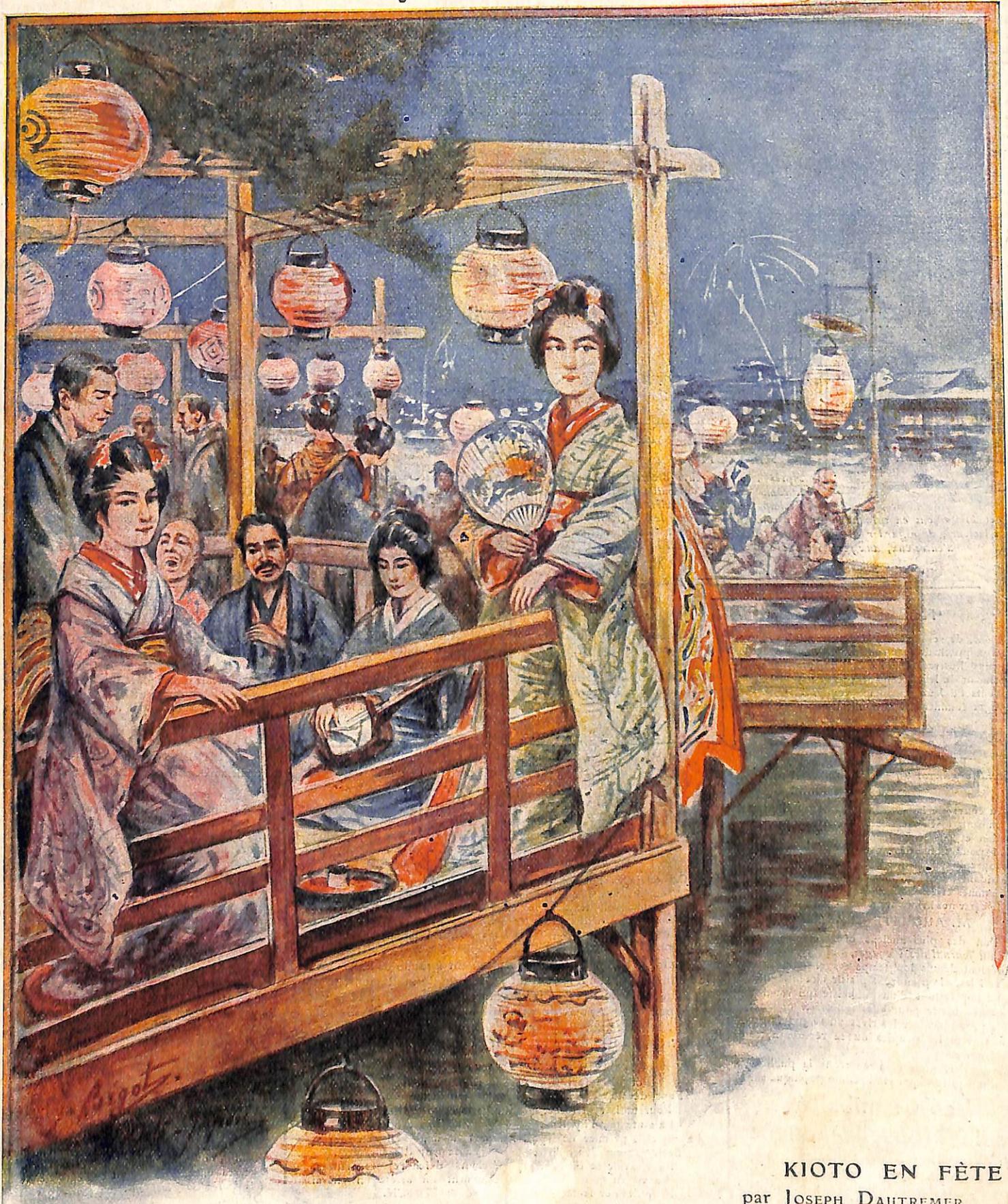
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



KIOTO EN FÊTE
par JOSEPH DAUTREMER

Dans la ville sacrée, le soir des grandes fêtes, des réceptions éclatent des feux d'artif.

offertes sur les bords du Kamagowa et, à la lueur des lanternes, embrasent tout le fleuve.

Romans d'Aventures

de
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA
RENÉ THÉVENIN
C. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE
PIERRE LECOMTE DU NOUY
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

Le Ministère de l'Instruction publique

l'a honoré d'une importante souscription.

La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPÉL, DUTRIAC, ZIER, etc.

Récits d'Explorations

de
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN
GABRIEL BONVALOT
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER
GUSTAVE REGELSPERGER
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTE
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU
D' MACLAUD — DE GINESTET
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger..... 3 fr.

SIX MOIS

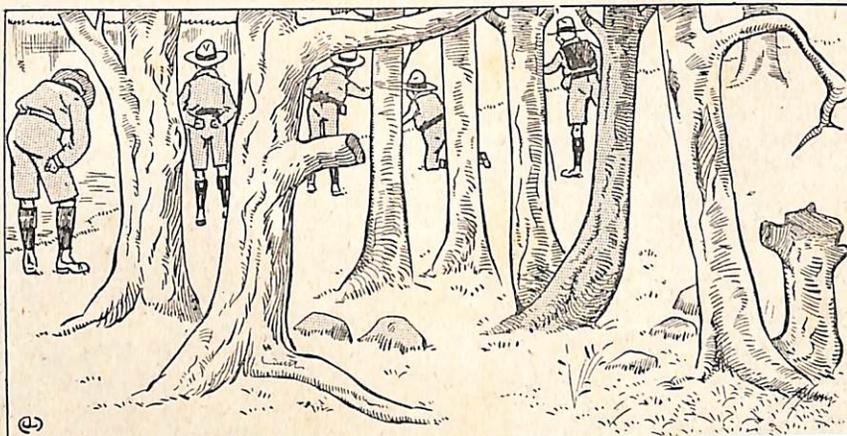
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-postes sont acceptés, mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



CINQUIÈME QUESTION

Les Boy-scouts français

MARCHE A SUIVRE

Après avoir exécuté diverses manœuvres dans la campagne, une patrouille de jeunes éclaireurs s'est approchée de la rivière. Que cherchez-vous donc dans le cours d'eau ? Pour le savoir, il vous suffira d'entre eux, aux formes bizarres, vous donneront la solution.

Ce Concours comporte neuf questions, dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 8 janvier 1912, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des neuf bons de Concours publiés au bas de la dernière page des Nos de Novembre et de Décembre, et adressées à M. Henri BERNARD, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du *Journal des Voyages*. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres français à nos bureaux.

NOS RÉCITS D'EXPLORATIONS

A côté de ses romans d'aventures, si passionnants et si dramatiques, le *Journal des Voyages* publie des *Récits d'Explorations* non moins fertiles en émotions et en péripéties. Les plus illustres parmi les explorateurs ont bien voulu donner au *Journal des Voyages* la primeur de leurs récits et, presque au débotté, ils ont raconté dans ses colonnes les incidents de leurs périlleux voyages. Dans son prochain numéro, le *Journal des Voyages* commencera la publication d'un attachant récit d'exploration.

AU VIEUX SOUDAN

par AUGUSTE TERRIER

Secrétaire général du Comité de l'Afrique Française.

Au cours de la mission qu'il a remplie tout récemment à Sierra-Léone, en Guinée, au Soudan et au Sénégal, notre collaborateur a réuni pour nous des notes de voyage et des photographies fort intéressantes.

S'aidant de ces documents, il fera revivre ici les hommes et les choses de cette belle colonie acquise par nos armes et maintenant si prospère.

M. AUGUSTE TERRIER

est l'un des plus anciens et des plus fidèles amis du *Journal des Voyages*, dont les lecteurs apprécient depuis longtemps ses chroniques et ses articles. Ils prendront plaisir aux anecdotes et aux impressions d'un publiciste qui est allé, en grande partie pour eux, au *Vieux Soudan*, et les promènera sur les rives du Grand Niger et à travers les peuples où se recrute notre armée noire.

En janvier, nous commencerons la publication d'une pittoresque étude ethnographique sur

Les Cannibales de la Nouvelle-Guinée

Notre collaborateur André CHARMELIN, qui vient d'avoir entre les mains le carnet de route d'un explorateur anglais de retour de voyage, va faire profiter nos lecteurs des curieux documents que ce voyageur a amassés durant un séjour de deux années chez les cannibales de la Nouvelle-Guinée. De remarquables illustrations, exécutées d'après des photographies, accompagneront cette pittoresque description des mœurs des papous anthropophages.

NOS PROCHAINS NUMÉROS

Aussi complet qu'il est possible au point de vue de la géographie, des voyages et des explorations, consacrant une grande partie de ses colonnes à ses romans d'aventures, donnant le plus souvent en tête un récit de mœurs et coutumes, le *Journal des Voyages* regretterait souvent de n'avoir pas la place de publier une nouvelle littéraire, un récit complet en un numéro.

Cette place qui lui manquait, il a su la faire en s'adjoignant depuis près d'un an

LA VIE D'AVENTURES SUPPLÉMENT MENSUEL

paraissant dans le deuxième numéro de chaque mois

Ce supplément est offert à titre de prime gratuite non seulement aux abonnés du *Journal des Voyages*, mais à tous ses lecteurs et acheteurs au numéro.

Le prochain numéro de la *Vie d'Aventures*, qui paraîtra dans huit jours, contiendra une dramatique nouvelle :

Celui qui rôdait dans la Forêt

par RENÉ THÉVENIN

On lira aussi avec un vif intérêt, dans le journal de la semaine prochaine, une pittoresque description de la *Saint-Nicolas en Hollande*, ainsi qu'un article sur les *Lions Cérbères*, qu'accompagneront de curieuses photographies. Ce même numéro contiendra le premier des articles de notre dévoué collaborateur Auguste TERRIER annoncés ci-contre.

Dans le numéro suivant, qu'illustrera une belle double page de photographies africaines, nous publierons :

Un Duel de Géants Polaires

par LUCIEN ZÉVORE

Paraîtront ensuite : *Spectateur d'un Sacrifice humain*, nouvelle inédite d'André REUZÉ, qu'illustrera une jolie page en couleurs de TOFANI, *Les Fêtes de Noël en Roumanie*, par ROBERT DUNIER.

En janvier, à côté de la série d'articles sur la Nouvelle-Guinée que doit nous donner notre collaborateur André CHARMELIN, nous publierons entre autres nouveautés : *Audacieuse Évasion*, par Maurice DEBORA, qu'illustrera une jolie page en couleurs de CONRAD, et *À la poursuite des Éléphants*, par Marcel PIONNIER.

POUR NOS ABONNÉS

Notre Prime Gratuite

LA VIE ACTIVE

par le Colonel ROYET

Cet ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant : *Tous les artifices — Toutes les initiatives — Toutes les énergies — Tous les sports*. En un mot toutes les pratiques de la vie utile.

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois, partant du 1^{er} décembre et souscrit par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, donnera droit à cette prime gratuite.

Voir en tête de page les conditions d'abonnement.

- Pour être fort.
- Pour développer sa force.
- Pour utiliser sa force.
- La santé par l'hygiène.
- La marche, premier des sports.
- Sachons nous débrouiller.
- Pour savoir se diriger.
- La vie au grand air.
- Pour deviner le temps.
- Comment on campe.
- La cuisine improvisée.
- A travers champs et bois.
- Le long des rivières.
- La mer et la montagne.
- A cheval et en voiture.
- Auto et bicyclette.
- Aérostation et aviation.
- Tir et chasse. Pêche et canotage.
- Incidents et accidents.
- Petits maux, petits remèdes.
- Pansement des blessures.
- Sachons défendre les autres.
- Comment on arrête un cheval emballé.
- Secours aux asphyxiés et noyés.
- Comment une femme peut se défendre.
- L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
- Comment aller aux colonies. Etc.

SUR LES RIVES ENCHANTÉES
DU
KAMOGAWA

Kiôtô en Fête

Kiôtô est la ville sainte du Japon; c'est le centre du bouddhisme japonais; il ne faudrait pas croire, cependant, que Kioto, bien que ville religieuse et peuplée de moines et de prêtres de tous costumes et de toutes sectes, soit un endroit triste et austère. Loin de là! Il n'existe peut-être pas au Japon de ville où l'on soit plus perpétuellement en fête qu'à Kiôtô; et cela, tout le long de l'année, mais surtout au printemps et en été.

Vers le mois de mai, dès que le soleil, la bienfaitrice déesse Ten shôgo dai jin vient réchauffer le sol sacré de Yamato, commencent les processions aux temples des Kami (dieux), et le quinzième jour de la cinquième lune a lieu la fête de Aoi matsouri ou fête de la mauve, au temple de Shimo kamo; elle est le prélude des fêtes de tous genres qui vont réjouir la ville encore un peu vieux Japon et bien moins modernisée que la nouvelle capitale, Tokio.

Quand on a, dans la journée, assisté avec dévotion aux processions religieuses, alors le soir on se permet quelques distractions, et les distractions sont généralement des dîners entre amis dans quelque maison de thé renommée. Un des principaux endroits de réunion, le plus élégant même, se trouve être la rivière Kamogawa.

Les maisons de thé ont des balcons qui s'avancent assez loin sur la rivière et c'est sur l'eau que les convives se réunissent. A maints endroits même, le lit du Kamogawa se trouvant à sec, des nattes sont étendues sur les galets; de petites boutiques, des maisons de thé improvisées s'installent et les jeunes danseuses du quartier de Guifou égayent les habitants de Kiôtô de leurs sourires et de leurs chants. Ce qu'il y a de plus original, c'est l'orgie des lanternes, de feux d'artifice, le soir, dans la ville sacrée: de temps en temps une troupe de mimes affublés des costumes les plus fantastiques vient à passer et exécute, au son du tambour et d'autres instruments bruyants, les danses les plus grotesques et les plus échevelées. Que d'éclats de rire, alors! Que de lazzis, de quolibets! Ah! c'est une vie gaie que la vie de Kiôtô!

Notre gravure représente très exactement une réunion sur le Kamogawa. Dès que les convives sont arrivés, un groupe de sept ou huit jeunes filles parées de leurs plus beaux atours surgissent tout à coup et se mettent en devoir de servir le thé dans une tasse minuscule. Ces beautés sont des chanteuses ou gueisha et, dans un dîner de gala, ce sont elles qui font le service ou apportent les plats. La gueisha n'a aucun correspondant chez nous: c'est une jeune personne qui fait métier de danser et de

chanter en jouant du shamisen, sorte de violon à trois cordes, dans les restaurants et maisons de thé où tout Japonais invite ses amis quand il a un motif quelconque de réjouissance.

Après le thé, voici de petites bouteilles bleues et blanches qui contiennent la liqueur enivrante; on la sert dans des tasses toujours très petites, et il est convenable, quand on en a bu quelques-unes, de passer la sienne à l'hôte et à chacun des invités, lesquels, à leur tour, mettent la leur en circulation. Vous voyez la quantité innombrable de tasses que peut absorber un invité.

Bientôt le service complet arrive; chacune des gueisha portant une petite table en laque dorée supportant elle-même une tasse également en laque et contenant une soupe; un plat en porcelaine sur lequel s'étalent un poisson grillé, des haricots au sucre, des oignons de lis sucrés, des hachis de poisson et quelques herbes; dans un autre plat, sur une sorte de petit store en verre vient le poisson cru, thon, carpe ou dorade.

Ce plat est charmant à voir, il est élégant et orné de raifort, de racines blanches et vertes, de plantes aromatisées. Quoique à première vue cela répugne un peu, on finit par s'y habituer fort bien.

Les chants et les danses commencent à peu près vers le milieu du repas. Pendant que quelques-unes des jeunes filles préposées au service continuent à verser le saké, leurs compagnes sont sorties silencieusement et reviennent tenant à la main un shamisen, instrument à trois cordes rendant un ton fort criard.

Pendant cinq minutes on entend un vacarme affreux; c'est l'accord des instruments; quand ils sont accordés, l'une des gueisha se détache du groupe, tourne et retourne sur ses talons, danse en faisant force pantomimes, tandis que les autres l'accompagnent de leurs chants et de leur musique.

On peut demander à ces ballerines toutes les danses qu'il plaît de voir; leur répertoire est assez considérable.

Dans la période des fêtes, à Kiôtô, pour faire passer à ses amis une soirée agréable, le premier restaurant venu n'est pas admis. Il y a des maisons connues et renommées pour le confortable des chambres, la bonne cuisine, l'habileté des gueisha et le point de vue.

Le point de vue est une grande chose; c'est pourquoi, tout le long du Kamogawa, il existe des restaurants de choix où il est d'usage de conduire ses hôtes: on a la vue de la rivière et en face la vue des jolies collines de Hiyeizan couvertes de verdure et de temples qui sont d'un effet merveilleux au coucher du soleil.

Et, la nuit arrivée, quel coup d'œil féérique que cette ligne de maisons illuminées, au bord du toit desquelles se balancent les jolies et délicates lanternes de Guifou, tandis qu'à l'intérieur résonnent la musique et les chants joyeux!

JOSEPH DAUTREMER.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
LOUIS BOUSSENARD

Première Partie. Puebla.

Au Mexique, pendant la campagne de 1866-67, le capitaine Vif-Argent fait partie avec son inséparable ami Mistoufle du corps français du colonel Dupin. Les deux amis ont pu dépister une troupe mexicaine qui allait surprendre le camp du colonel de Brincourt. Ils ont même fait prisonnier un cavalier: c'est une jeune femme, la Hija Alferéz (fille lieutenant) qui commande une bande de Mexicains. Vif-Argent lui rend la liberté. Mais, un instant après, il est désarçonné par un lasso et jeté comme mort dans un charnier à cadavres pendant que Mistoufle va donner l'alarme au camp. Vif-Argent sort du charnier et, de nouveau poursuivi, se réfugie dans une hacienda où il retrouve la Hija Alferéz endormie et lui entend donner l'ordre à des bandits qu'elle commande de mettre le feu à l'hacienda et de partir avec elle pour Puebla.

Par un effort surhumain, Vif-Argent se sauve de l'incendie, il revêt le costume d'un cavalier mexicain, s'empare d'une monture et part dans la direction de Puebla.

Au camp, les zouaves devisent sur les événements du Mexique quand tout à coup éclate un formidable fracas; c'est l'attaque de Puebla qui commence.

CHAPITRE V (Suite.)

Les clairons sonnent frénétiquement et nos zouaves de sauter sur leurs armes et de rejoindre leur poste en courant.

En avant! C'est l'épouvantable tuerie, l'assaut de la plus forte place mexicaine, dont le siège déjà a fait couler tant de sang.

Quelques mots sur Puebla.

De la Vera-Cruz, qui est le grand port du Mexique sur le golfe que baigne l'océan Atlantique, on rencontre d'abord, en pénétrant dans les terres, une bande d'une vingtaine de lieues, les terres chaudes, soumises en été à une température effrayante, et en hiver à des pluies diluviennes qui transforment le pays en un marécage pestilentiel. C'est le lieu d'élection du *comito negro*.

Puis, après ces vingt lieues, le sol s'élève rapidement et soudain se dresse le pic d'Orizaba, couvert de neiges éternelles et qui s'élève à 5,400 mètres.

Un immense plateau s'étend sur les contreforts d'Orizaba, et alors c'est la terre tempérée dont la température moyenne est de 18° à 20°.

Maintenant les champs sont fertiles, les campagnes sont peuplées, les villes, Cordova d'abord, sont des séjours délicieux, puis c'est Orizaba et enfin un troisième plateau situé à 2,200 mètres au-dessus la mer, le plateau d'Anahuac, la zone des terres froides, où l'air est vif et sain, séparé de la vallée de Mexico par l'énorme massif du Popocatepetl et de l'Ixtaccihuatl, montagnes neigeuses dont les sommets sont à 5,000 mètres au-dessus de l'océan.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 782.

C'est sur le plateau d'Anahuac que se trouve Puebla, la place forte, sentinelle placée au-devant de Mexico, garde avancée de la capitale, où en ce moment réside Juarez, le président de la république mexicaine, le représentant du gouvernement que nous sommes venus abattre.

Donc Puebla est la clef de la situation.

Bien vite, des discussions s'étaient élevées entre les représentants des trois puissances, l'Espagne représentée par le général Prim, ambitieux que l'on soupçonnait de vouloir se tailler un royaume, l'Angleterre qui ne songeait qu'à ses intérêts matériels et commençait à comprendre que la guerre longue et meurtrière qu'on allait entreprendre ne serait pas compensée par les avantages obtenus, et la France qui rêvait la fondation d'une monarchie dont la puissance — étayée sur la religion catholique — contrebalancerait celle des États-Unis, voués au protestantisme, c'est-à-dire à l'hérésie.

L'impératrice de France était la plus ardente instigatrice de l'expédition.

Juarez, à qui le Mexique avait confié la défense de la République, temporisait, et il était parvenu à conclure avec les trois alliés une convention dite de la Soledad, qui les autorisait à pénétrer dans les terres salubres jusqu'à Orizaba où s'ouvriraient des négociations pacifiques.

L'amiral Jurien de la Gravière, qui commandait les troupes françaises, se mit aussitôt en marche. Les terres chaudes qu'il fallait franchir étaient mortelles pour nos soldats : leurs fatigues furent terribles, mais leur énergie triompha de tous les obstacles.

De nouveaux froissements se produisirent entre les trois puissances.

La France avait envoyé de nouveaux et considérables renforts et ne dissimulait pas son intention de prendre la direction de l'expédition.

Et finalement, la rupture fut déclarée entre les trois alliés. Espagnols et Anglais se déclarèrent déliés de leurs engagements.

La France resta seule en face des Mexicains.

Ne jugeons pas : le drapeau de la France était déployé. Il ne restait plus qu'à le porter haut et vigoureusement.

La guerre était définitivement déclarée.

Juarez faisait appel à toutes les énergies de son pays : il déclarait traîtres à la patrie les Mexicains qui prêteraient leur aide à l'ennemi, édictait la loi martiale, appelait sous les armes tous les hommes de 20 à 60 ans.

Mais un parti nombreux se déclarait contre lui, et avec le Père Miranda, archevêque de Mexico, avec les généraux Marquez et Almonte, se ralliait à la cause monarchique et à

l'expédition française. La France marcha en avant.

Le général de Lorencez commandait nos troupes, l'amiral Jurien de la Gravière avait été rappelé.

Le 23 avril 1862, l'armée française força le passage des Cumbres, position formidable que le 2^e zouaves enleva avec une admirable énergie, mais une première attaque contre Puebla (5 mai) échoua, événement douloureux et imprévu qui provoqua la disgrâce du général de Lorencez : le commandement général fut confié au général Forey.

Le corps expéditionnaire comptait vingt-huit mille cent vingt-six hommes : il fallait effacer l'effet produit par l'échec du 5 mai, les généraux Douay et Bazaine, sous les ordres du général Forey, commencèrent les nouvelles opérations contre Puebla que le général Ortega avait mis en état de défense avec la plus énergique activité et le 16 mars 1863 l'investissement de Puebla était complet.

La situation de la ville, l'ensemble des fortifications, les travaux qui avaient été exécutés, constituaient de formidables moyens de défense.

« Puebla est une ville ouverte, dit le général Niox dans son excellent ouvrage sur la guerre du Mexique.

« Elle est construite régulièrement, les rues se coupent à angle droit et chaque îlot de maisons forme une sorte de forteresse carrée, très efficacement flanquée par les barricades des rues. »

De nombreux couvents servaient de points d'appui à la défense intérieure : en les reliant par des communications ouvertes, l'ennemi en avait formé au centre de la place un vaste réduit.

Une ligne de maisons crénelées appuyées par des parapets en terre ou des amas de décombres formait une enceinte intérieure continue. Sur tout le périmètre de la ville, avaient été construits des ouvrages en terre qui se flanquaient les uns les autres, avec de solides bâtiments pour réduits, fort de Guadeloupe, fort de Loreto, forts Saint-Janvier, de Carmen, de los Remedios.

Pour garnison, vingt deux mille hommes commandés par le général Ortega, exaltés par le souvenir de la victoire remportée le 5 mai contre les assaillants.

Dès les premiers jours de l'attaque, le

fort Saint-Janvier avait été ruiné par les Français, l'assaut était possible.

Et c'était le 29 mars à cinq heures du soir que le 2^e zouaves, avec le 1^{er} bataillon de chasseurs, s'élança sur les retranchements de Saint-Janvier.

Du premier choc, les Français enlevèrent la position, mais la résistance est formidable.

La ville n'est qu'un immense camp retranché où toutes les maisons forment autant de citadelles, appuyées les unes aux autres, séparées par des voies larges et droites que hérissent des barricades, armées d'artillerie.

A peine les Français ont-ils abattu un obstacle que derrière lui un autre se dresse, des pièces se démasquent, les murs des maisons, des couvents, des églises sont crénelés, pourvus de meurtrières, et une pluie de balles, de boulets, de mitraille accable nos soldats dont rien n'arrête l'élan.

Ils envahissent une de ces citadelles improvisées, le Pénitencier, vaste quadrilatère, aux murs d'une épaisseur cyclopéenne et que défendent sept cents Mexicains, d'un courage invincible.

C'est une lutte épique, farouche, corps à corps.

Enfin, les Mexicains cèdent, morts ou prisonniers. C'est la victoire, saluée par les hurrahs des assaillants.

Victoire, hélas ! incomplète, car, le Pénitencier conquis, d'autres citadelles arrêtent notre marche.

Le lendemain, les jours qui suivent, la lutte recommence, atroce, implacable.

Les Mexicains opposent à l'incroyable élan des nôtres des prodiges de ténacité et d'énergie. Contre les masses de maçonnerie, l'artillerie reste impuissante, les amas de pierres et des décombres, accumulés derrière les murs des maisons, les transforment en épais parapets de maçonnerie, contre lesquels ne peuvent rien les procédés ordinaires des sièges.

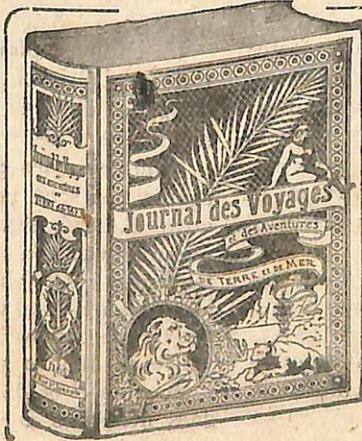
C'est une grande victoire et bien cher achetée que de pouvoir s'emparer d'une maison de plus.

Et là, les assiégeants deviennent assiégés à leur tour.

Contre la fusillade, la mitraille, les explosions de mines, pas un des Français ne recule. Les officiers sont héroïques, le général en chef paie de sa personne, les soldats se ruent au milieu de cet ouragan de fer et de plomb.

Et après une journée on n'a pas gagné dix mètres de terrain.

Les munitions commencent à s'épuiser, il faut attendre, se résigner à ces chemine-ments lents et meurtriers qui nous coûtent nos meilleurs soldats, car ce sont les plus vaillants qui vont de l'avant quand même.



L'Année reliée POUR LES ETRENNES
du
Journal des Voyages

Présentée dans une reliure de grand luxe, l'année 1911 du *Journal des Voyages* forme un superbe volume d'étrennes contenant plusieurs grands romans d'aventures, des récits d'explorations, de nombreux articles variés et abondamment illustrés.

Ses nombreux dessins, ses superbes pages en couleurs en font le livre d'étrennes le plus désirable et le plus séduisant.

On trouve l'année reliée 1911 en vente chez les libraires et dans les grands magasins. Nous l'enverrons franco contre mandat de 11 francs adressé à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre.

La résistance de Puebla accroît l'audace des Mexicains qui croient que la lassitude et le découragement mettront les Français à leur merci, et ils essaient de faire pénétrer dans la ville assiégée des approvisionnements de denrées et de munitions.

Mais le général Forey veille : il détache du corps de siège le colonel de Brincourt qui culbute à Aslixco une colonne d'Etchegaray, le général Bazaine qui attaque résolument à San-Lorenzo le corps du général Comonfort et lui inflige une sanglante défaite.

Et pourtant Puebla tient toujours.

Il faut en finir.

Compagnies d'infanterie de ligne, bataillons de chasseurs à pied, zouaves du 1^{er} et du 2^e bataillons sont lancés en avant.

Les contre-guérillas sont prêts à les secourir, sous la direction du commandant de Tucé, remplaçant le colonel Dupin en expédition dans le Huasteca, entre Tuxpan et le fleuve Panuco.

Cent hommes seulement, mais qu'on lancera au moment opportun, car ce sont de ces Brise-tout qui décident d'une journée.

Mistoufle a repris sa place dans le rang : il est décidé à se faire tuer. Voici tantôt quarante-huit heures que Vif-Argent n'a pas reparu, tout espoir de le revoir est perdu.

Ces bandits de Mexicains l'ont assassiné.

Oh ! quand on se lancera en avant, Mistoufle leur fera payer cher la douleur qui le lancine.

Ce qui l'exaspère le plus, c'est qu'une espèce de grand diable, long, laid, hirsute, venu on ne sait d'où, mais certainement pas de quelque chose de propre, fait son fendant et pérorer en déclarant qu'il ne fera qu'une bouchée de Puebla et du général Ortega.

Quelqu'un prononce le nom de Vif-Argent ; alors le personnage qui s'est affublé du sobriquet de la Bombe se permet de dire :

« Vif-Argent ! Vif-Argent ! Eh bien, quoi ! Après tout, ce n'était qu'un capitaine d'occasion. Il y en a bien qui le valent ! »

— Qu'est-ce que tu ragotes, espèce d'imbécile ? crie Mistoufle en s'élançant vers lui.

— Eh ! l'Azèque, je dis ce qui me plaît ! Ton Vif-Argent n'était qu'un crâneur, et après tout, qu'est-ce qui prouve qu'il soit mort... Peut-être bien qu'il trouvait qu'il faisait trop chaud et qu'il s'est défilé.

— Gredin ! »

Mistoufle, oubliant tout, la consigne, la

discipline, bondit, lui saute à la gorge. Il n'est pas bien gros, le petit Mistoufle : mais rien n'est plus redoutable qu'un chat qui vous saute à la figure.

De ses ongles, il laboure le visage de la Bombe qui hurle et se débat.

« Tonnerre de tonnerre ! » crie une voix formidable.

C'est M. de Tucé qui veille sur ses hommes et accourt au bruit de la querelle.

« Mistoufle ! crie-t-il. A l'ordre ! »

L'ami de Vif-Argent entend : il aime son chef et lui obéit instantanément. Le voilà sur pied, le doigt à la couture du pantalon.

Mais la Bombe, exaspéré, essaie de le saisir à la gorge.

M. de Tucé se dresse devant lui, l'empoigne à l'épaule de ses doigts puissants et

tenant formez le cercle et écoutez-moi. Vous connaissez tous le fort de Carmen ?

— Oui, commandant.

— Notre artillerie bat cette redoute, en même temps que le fort de Los Remedios ; il faut nous glisser entre ces deux citadelles, forcer le passage, atteindre le fort Loreto et tuer ou chasser les derniers défenseurs. Enfin, il faut abattre le drapeau mexicain qui nous brave ; vous êtes les volontaires, les indépendants, libres de vos mouvements, c'est à vous que je réserve ce danger.

« Le 2^e zouaves — de vigoureux et admirables soldats — attaquera la même position par le Nord ; qui de vous abattra le drapeau ? »

— Nous ! Nous ! » crient les hommes électrisés.

La Bombe prend une attitude héroïque et clame :

« Le drapeau ou ma peau ! »

Heureusement qu'il ne voit pas Mistoufle qui hausse les épaules.

« Allez donc ! dit M. de Tucé d'une voix grave. La France compte sur vous. Vous avez compris : attaque muette, à la fourchette, pas de clairon, pas de coups de feu, avant deux heures, il me faut le drapeau du fort Loreto.

— Qui nous commande ? demande une voix.

— Celui qui arrivera le premier, » réplique le commandant.

Il appelle Mistoufle et, le prenant à part, lui dit tout bas :

« Je te confie le secret de l'expédition. Un transfuge mexicain est venu trouver M. de Brincourt et lui a révélé que les Mexicains attachent un respect superstitieux au drapeau du fort Loreto ; tant qu'il sera debout, ils ne capituleront pas. Quand même Ortega le proposerait, ils feraient plutôt sauter toute la ville. Tu m'as compris ? »

— Oui, commandant. Ah ! si Vif-Argent était là !

— Hélas ! Le reverrons-nous jamais ? C'était un rude et beau soldat. Va et fais ton devoir. »

Les cent volontaires se mettent en file indienne et commencent à gravir les escarpements qui mènent au fort Loreto. Le commandant les salue de l'épée.

Des deux côtés l'artillerie fait rage. « Ça sent la mort, dit Mistoufle. Mon brave Vif-Argent, je ne tarderai pas à te rejoindre. »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Nos zouaves sautent sur leurs armes et rejoignent leurs postes en courant. (P. 3, col. 3.)

le rejette en arrière. Puis il tire son revolver et le lui met sous le nez :

« J'ai entendu, dit-il. La Bombe, vous avez commis une lâche action en accusant un camarade qui n'est pas là pour se défendre. Accuser Vif-Argent de désertion, c'est une sottise et une mauvaise action.

Irrité de recevoir cette mercuriale devant ses camarades, la Bombe se redresse, essaie de protester ; le commandant lui impose silence.

« Un mot de plus, et je vous fais arrêter : pas de querelles, Mistoufle, tu m'entends ! Vous avez autre chose à faire que de vous battre entre vous. Il y a là-bas de la grosse et difficile besogne, et si vous, la Bombe, vous tenez si fort à ce que nous ne regrettions pas notre cher Vif-Argent, faites ce qu'il aurait fait lui-même. »

La Bombe est un vantard, un cerveau brûlé, mais au fond un courageux.

Ces quelques mots l'ont remis d'aplomb. Il s'excuse en quelques phrases incohérentes.

« C'est bien, fait le commandant. Main-

LE PLUS GROS COCHER DE MOSCOU

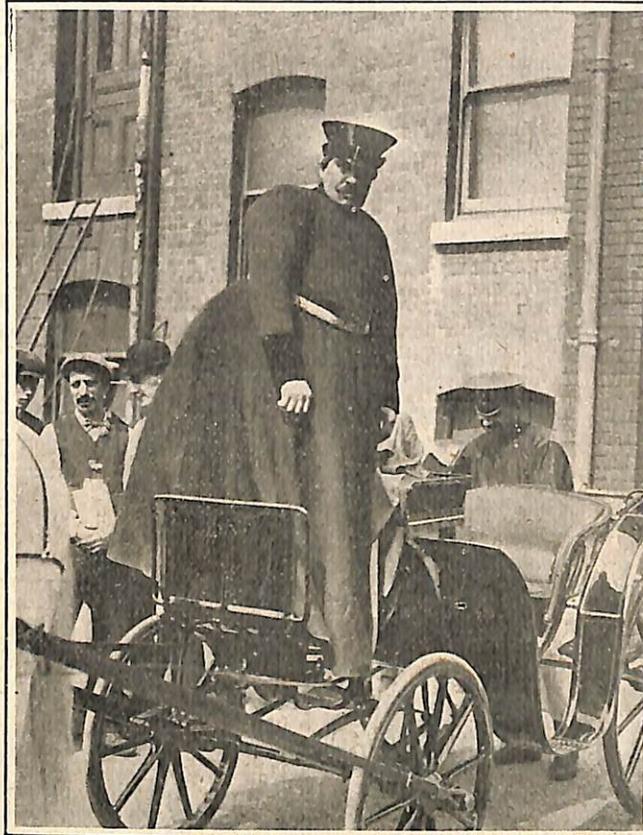
Il pèse son poids... et avec
bonne mesure!

DIMITRI Yaroff passe pour être le plus gros cocher de Moscou, et l'on rendra cette justice à notre photographie qu'elle apporte à cette information une preuve sérieuse.

Combien pèse ce cyclope du fouet? On a parlé de cent vingt kilogrammes, il y a six mois, quand Dimitri, qui participait à un concours hippique, dut se jucher sur le plateau d'une balance.

Mais, comme il est gros mangeur, il se peut fort bien que ces six mois écoulés aient ajouté à ses muscles et à sa graisse, et qu'il pèse désormais ses deux cent cinquante livres!

L'excellent homme fut longtemps cocher de fiacre; il travaillait pour un loueur de Moscou. Mais les chevaux qu'on lui confiait rentraient fourbus à l'écurie, après huit ou dix jours de relations suivies avec leur pesant conducteur. Congédié successivement par quatre loueurs, le brave Dimitri Yaroff finit par trouver un protecteur aussi riche que compatissant, qui lui avança les fonds nécessaires pour s'établir à son compte. Dimitri, dont les affaires ont prospéré, ne conduit plus que rarement, ce dont on ne peut que féliciter les hôtes de son écurie! V. F.



LE PLUS GROS COCHER DE MOSCOU

Congédié successivement par tous les loueurs à cause de son poids de cent vingt kilos, Dimitri Yaroff conduisait pour son compte dans les rues de Moscou.

CHEZ LES NATURELS DES ILES WALLIS

L'ablation des doigts
en signe de deuil

LES peuplades sauvages ont de bien curieuses façons de prendre le deuil, mais aucune ne prouve plus la sincérité dans le chagrin que celle employée autrefois par les naturels des îles Wallis.

A la mort d'un parent, il était, en effet, de mode de se couper une phalange à la main gauche. Quand, après plusieurs pertes successives, la main gauche était entièrement mutilée, on passait à la droite. Il n'était pas rare, il y a encore quarante ans, de rencontrer des malheureux absolument dépourvus de doigts.

Quand un veuf ou un orphelin hésitait à s'opérer, on savait sa douleur hypocrite et les marques de mépris ne lui étaient pas ménagées.

Les grands eux-mêmes suivaient cette cruelle coutume puisque, en 1876, quand La Voie vint solennellement rendre visite à la reine de Wallis et lui offrir un orgue de Barbarie, il remarqua que la souveraine avait deux ou trois doigts de moins à chaque main.

C'est un évêque français, Mgr Bataillon qui réussit à faire abolir ce navrant usage.

A. R.

Dans l'Amérique du Sud

Les Tribus Patriarcales



UN CAMPMENT D'ARAUCANS

Il existe peu de peuples ayant résisté aussi longtemps et aussi victorieusement aux conquérants civilisateurs que les Araucans. Aussi s'explique-t-on la folle aventure de M. de Tonnes, ce Français qui, épris de vie libre et sauvage, essaya voici quelques années de fonder chez eux un royaume. Il devait échouer piteusement là où ni les Espagnols autrefois ni les Chiliens depuis n'avaient réussi à faire admettre leur autorité. On dit que les Espagnols se donnèrent plus de mal

pour combattre les fiers Araucans que pour conquérir le reste de l'Amérique. Aujourd'hui cette race héroïque est en pleine décadence. Il reste 50 à 80,000 Araucans vivant en tribus patriarcales à la tête desquelles se trouve un cacique. Leur nom national est Moluché. On suppose que le mot Araucan vient de Aucaès (rebelles), nom qui leur aurait été donné par les Incas du Pérou auxquels ils résistaient.

C. V.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

Au territoire du Tchad, dans le Sud du Ouadi, le capitaine Frisch, un Alsacien, chargé de l'avant-garde de la colonne du colonel Magnien, 350 hommes et deux canons. Le lieutenant Deresne lui rend compte de son inquiétude devant le silence de l'ennemi quand un homme paraît soudain devant le capitaine et lui remet ce message : « Je ne l'ai pas oublié. Prends garde à Oswald et aux tamarix ! » OURIDA. »

Ourida. C'est la fille de notre ennemi, le caïd Hellal. Oswald Ruchlos était un ancien légionnaire, qui s'était bien conduit au Maroc, malgré qu'on eût signalé de lui des correspondances suspectes, et rengagé malgré tout pour l'une des dernières campagnes du Tchad ; il avait fait partie de la colonne qui assiégea Ouanyanga dans l'Est du Borkou.

Et les ennemis attaquent, en se dissimulant derrière des tamarix qu'ils poussent devant eux. Le combat est dur et la colonne se masse pour soutenir le choc.

Leurs pertes sont nombreuses déjà et tous se disent que demain ne les verra peut-être plus ! Frisch donne ses ordres pour la nuit, quand un des officiers accourt en signalant l'aéroplane attendu.

CHAPITRE IV

L'ATERRISSAGE DE
L'« AFRICAÏN »

L'aéroplane volait maintenant au-dessus du camp, vu de la sorte, plaqué, eût-on dit, sur l'outrigger foncé du ciel crépusculaire, il évoquait l'image d'une grosse libellule qu'un mystérieux entomologiste eût épinglée, les ailes ouvertes, à la voûte du firmament.

Enthousiasmés, les officiers et les hommes se mirent à battre des mains.

Brusquement, leur exaltation tomba pour faire place à une crainte, légère d'abord mais qui allait bientôt se transformer en une véritable angoisse.

L'appareil qui, durant quelques secondes avait plané sur leurs têtes, comme s'il allait descendre, venait de virer à gauche et piquait, sans modifier son allure dans

la direction du Sud. Au premier abord, la chose parut tellement invraisemblable à tous ceux qui attendaient haletants cette visite en quelque sorte miraculeuse, qu'ils hésitèrent à se rendre à l'évidence.

Les aviateurs n'avaient-ils donc pas distingué le bivouac ?

Sa formation en carré, si spéciale aux troupes d'Afrique, les petites tentes alignées sur chaque face, le convoi au centre, tout ce schéma familier à un œil militaire leur avait-il échappé ?

Le doute n'était plus permis, l'aéroplane

tenant Dubrac : que faire maintenant pour les avertir ?

— Tirer un coup de canon, tout simplement, dit le capitaine Frisch : ils ne se tromperont pas à ce signal ; nos adversaires n'ont pas d'artillerie.

Le canon ! c'est vrai, personne n'y avait songé.

Et Bellanger courut à l'une des pièces qu'il avait eu la précaution de faire charger d'avance.

Il allait appuyer sur la détente qui remplace l'étoupillé et le cordeau tire-feu dans les pièces nouvelles, puis que la charge et le projectile, réunis par un étui de laiton, constituent une véritable cartouche, quand il se ravisa.

— Inutile de perdre un obus, pensa-t-il tout haut, en plaçant l'œil à l'arrière du canon dans la position du pointeur, la main sur la hausse.

En quelques coups de manivelle, il fit obliquer légèrement l'axe de la pièce vers la gauche :

— Il y a là-bas un groupe de ces brigands Snoussia aussi curieux, aussi intrigués que nous par l'aéroplane : à eux le paquet !

Et il pressa sur la détente.

Le coup partit, et, presque aussitôt, l'officier poussa un cri de triomphe. Pendant que les regards angoissés de ses camarades étaient rivés à l'aéroplane, il avait, en artilleur qu'il était avant tout, observé le point de chute de son obus ; et, en le voyant exploser au milieu même du groupe ennemi, comme s'il l'avait placé avec la main, il ne put s'empêcher de se décerner un témoignage de satisfaction personnelle, comme il l'eût fait pour un de ses canonnières :

— Hein ! fit-il, est-ce envoyé ?

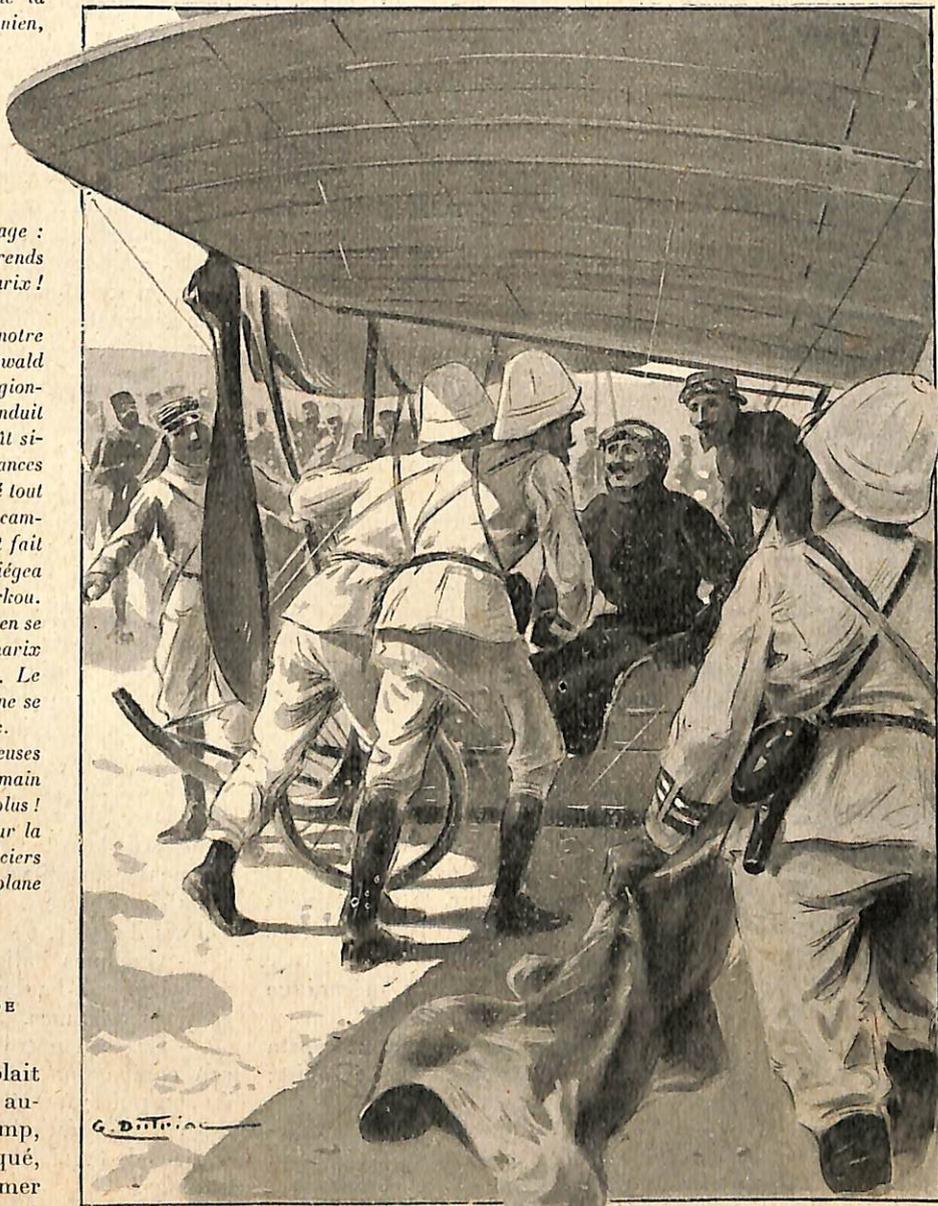
Quelques secondes d'attente et une autre exclamation se fit entendre.

L'œil à sa jumelle, le lieutenant Dubrac venait de voir l'oiseau mécanique s'infléchir vers la droite. Il avait donc entendu !

— Il revient, il revient ! s'exclama-t-il.

— Ça, observa Deresne, c'est une chance, parce qu'avec le bruit de l'hélice, avec les explosions du moteur qui leur martèle l'oreille, ils auraient fort bien pu ne pas entendre notre canon.

— En effet, les voilà qui virent, ajouta le lieutenant du Bouchet,



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Avant que les aviateurs fussent descendus de leurs sièges, les officiers s'étaient précipités vers eux. (P. 8, col. 3.)

s'enfuyait. Il s'enfuyait dans une course vertigineuse, et ses antennes commençaient à s'effacer dans l'espace.

— Ils ne nous ont pas aperçus, s'écria le lieutenant Deresne. Nous aurions dû le prévoir, car ils avaient en arrivant sur nous le soleil justement dans les yeux...

— Et, pour eux, la terre n'est plus éclairée, appuya Bellanger.

— Il aurait fallu allumer un feu dégageant une fumée épaisse, hasarda le lieu-

— Si nous répétons le signal, mon capitaine?

— Il n'y a plus d'ennemis en vue, observa le lieutenant d'artillerie : les gaillards se sont terrés; ce serait de la poudre perdue.

— Un coup à blanc, alors, insista Dubrac.

Un servant venait de retirer une cartouche de l'alvéole du caisson et l'apportait, couchée sur son bras gauche.

— Je n'aurais pas le temps de desservir l'obus de son étui et, vraiment...

— Allons, Bellanger, ordonna Frisch; pas d'économie dans un cas pareil. Encore un coup, où vous voudrez, mais faites vite!

Pour toute réponse, l'officier d'artillerie ouvrit lui-même la culasse, fit signe au sergent d'y introduire la charge, puis, après un regard rapide sur l'horizon, et comme à regret, il fit feu sans déplacer la pièce.

— Tombé à la même place, dit-il; dans le même trou! Est-ce assez épatant, un matériel comme ça!

Mais personne n'avait cure de l'orgueil professionnel de l'artilleur : tous étaient à la joie du retour du messager aérien; il accourait, sans hésitation cette fois, se dirigeant sur le léger nuage blanc que la pièce avait craché à la surface du sol; et il commençait à planer, en décrivant de vastes cercles comme un gigantesque oiseau de proie.

A la grande hauteur à laquelle il évoluait les derniers rayons du soleil éclairaient encore les aviateurs dont on distinguait nettement la silhouette; à la différence, en effet, de ce qui se passait dans les monoplans du début, le pilote et l'observateur étaient assis sous les ailes.

Ce dispositif nouveau, adopté principalement par l'aviation militaire, avait pris rapidement en France une place prépondérante.

Il offrait un double avantage : d'abord le champ d'observation se déroulait nettement aux pieds des aviateurs; ensuite l'équilibre de l'ensemble était mieux assuré, le centre de gravité étant placé plus bas et très sensiblement au-dessous des surfaces portantes.

Deux bustes se penchaient sur le bord d'une sorte de traîneau dans lequel les sièges étaient disposés l'un derrière l'autre.

Soudain, les ailes du monoplane, obéissant à une manœuvre invisible, s'élargirent; leur surface parut doubler. A l'aspect de ce phénomène, les spectateurs, qui, absorbés des solitudes africaines ne s'étaient pas tenus au courant des progrès de l'aéronautique, se crurent le jouet d'une illusion. Ils allaient bientôt apprendre que le témoignage de leur sens ne les avait pas abusés.

Grâce, en effet, à un agencement particulier, les ailes de l'aéroplane étaient extensibles dans le sens de leur largeur : pendant la marche normale, lorsqu'on voulait faire de la vitesse, on réduisait à son minimum la résistance de l'air, c'est-à-dire le développement des ailes, en repliant sous une partie fixe un certain nombre de volets

juxtaposés : on déployait, au contraire, ces sections de prolongement, lorsqu'on voulait planer ou descendre.

Les techniciens, par analogie, qualifiaient ces opérations de ploiement ou de déploiement du nom de « manœuvre à l'éventail ».

Dans certains modèles très récents, ces mouvements s'effectueraient même automatiquement, à l'aide d'un régulateur.

Au camp, ce n'était que cris de surprise heureuse, émerveillée!

Il y avait si longtemps qu'on en parlait, de ces aéroplanes votés peu de temps auparavant par le Parlement et attribués, à raison de six par colonie et de deux par colonne, opérant isolément.

On savait que deux appareils : l'*Africain* et le *Commandant-Lamy*, étaient arrivés à Fort-Lamy, mais qu'au lieu de les faire rallier par leurs propres moyens Abécher, distant de 700 kilomètres, on les y avait expédiés par porteurs, ce qui avait demandé plus d'un mois.

Tous, les yeux au ciel, suivaient avec une attention passionnée les mouvements du grand oiseau, et les Soudanais, gens silencieux cependant d'habitude, traduisaient leur admiration en phrases imagées, en métaphores naïves.

Des coups de feu, partant des crêtes environnantes, tirèrent les spectateurs de leur extase et les rappelèrent brutalement à la réalité.

L'ennemi n'avait pas été ébloui par la diabolique invention des Roumis au point de perdre de sa vigilance et de sa combativité : il était, d'ailleurs, à cent lieues de supposer que la « bête volante » était en mesure de riposter.

On vit alors l'aéroplane prendre la tangente à sa dernière courbe; il remonta à 700 ou 800 mètres et, parvenu au-dessus des lignes Snoussia, il dirigea sur elles le tir d'une mitrailleuse invisible.

Dans le silence du soir, le crépitements caractéristique du tir se discernait avec une netteté parfaite.

Puis, à plein vol, l'oiseau mécanique rétrograda sur le camp français.

Cet acte d'audacieuse crânerie porta jusqu'au délire l'enthousiasme des noirs; ils se prirent à pousser ces cris gutturaux qui, dans les fêtes ancestrales, accompagnaient les sortilèges de leurs féticheurs; plusieurs même d'entre eux se mirent à sauter et à danser.

La nuit se faisait plus sombre cependant, sans que le monoplane semblât se décider à descendre.

— Ils cherchent un terrain d'atterrissage, remarqua Dubrac.

Effectivement, l'encombrement des hommes, des animaux et du matériel ne permettait pas aux aviateurs de prendre terre au milieu du bivouac.

Manifestement, ils étaient hésitants. Ce fut encore Frisch qui trouva la solution.

Il se fit apporter le large drapeau qui surmontait sa tente et le fit étendre sur le sol à quarante ou cinquante mètres de la

face sud, sur une surface suffisamment horizontale et dépourvue de végétation.

Instantanément, comme s'il n'eût attendu que cette indication, l'aéroplane, inclinant son gouvernail de profondeur, se rapprocha du sol en décrivant des spirales d'un rayon de plus en plus faible. Il était à vingt mètres de terre environ, lorsqu'une hélice horizontale, vaste hélicoptère masqué jusque-là par les ailes, se mit à fonctionner; et, doucement, comme une alouette qui se pose, après avoir battu des ailes au-dessus du miroir, l'*Africain*, le prestigieux monoplane, vint s'arrêter, d'une course mourante, à quelques mètres du drapeau.

Les bravos du camp français redoublèrent, mais alors la fusillade lointaine reprit avec rage, comme si les Snoussia eussent compris que, l'oiseau étant posé, ils n'avaient plus sa mitrailleuse à craindre.

— Vite! prescrivit le capitaine; évacuons la redoute et transportons au dehors cantines à popote, pliants et le reste. Il y a place ici tout juste pour nos camarades et leur aéroplane. Vous, Bellanger, allez avec deux ou trois de vos artilleurs aider à la manœuvre de l'appareil pour l'amener jusqu'ici.

Mais, déjà, tous les officiers présents avaient couru à l'*Africain*, et, attelés eux-mêmes au fuselage, ils l'entraînaient vivement à l'intérieur, sans laisser aux aviateurs le temps de quitter leur siège. Lorsque l'appareil fut à l'abri, une foule de questions assaillirent les deux navigateurs.

— Pas blessés, au moins?

— Non, répliqua celui qui tenait le volant; et comme s'il eût procédé à la besogne la plus urgente, il remonta ses lunettes au-dessus de l'épaisse calotte de feutre garnie intérieurement de paille tressée — l'*àrequia* des Sahariens — qui lui protégeait le crâne et se prolongeait sur la nuque par un voile épais tissé de laine et de poils de chameau.

Puis il reprit, en s'épongeant le front :

— Quelques balles dans les toiles, et peut-être un hauban coupé, mais nous sommes indemnes.

— Grâce à notre cuirassement, ajouta son compagnon en sautant à terre; et, de son poing fermé, il frappa sur le blindage d'acier au nickel qui recouvrait le dessous de la nacelle et montait le long du bordage.

— Il n'y a pas de mots pour vous souhaiter la bienvenue, mes chers camarades, dit le capitaine Frisch en serrant chaleureusement les mains qui se tendaient : vous êtes pour nous de véritables envoyés du ciel.

— Alors nous arrivons à pic? demanda le plus petit des aviateurs.

— A pic! oh combien! vous ne pouvez l'imaginer!...

Le conducteur de l'*Africain* était un petit homme brun, au faciès énergique et tourmenté, à la solide carrure, portant la tunique des zouaves aux galons en trèfle et aux manches ouvertes sur deux rangées de boutons; sa barbe noire et hirsute, ses

cheveux coupés ras, ses yeux très enfoncés, son front têtue lui donnaient une physiologie un peu dure, que bigarraient étrangement les différences de teintes entre les parties du visage abritées par les lunettes et celles qu'avait recuites le vent des randonnées à travers l'atmosphère.

Son compagnon, l'observateur, formait avec lui un contraste frappant : grand, blond, imberbe, avec des yeux bleus très doux et une chevelure soignée en dépit du raid qu'il venait d'accomplir, il avait cette pâleur que laissent à ceux qui en ont été atteints les fièvres du Soudan et sur laquelle le hâle ne semble avoir aucune prise.

A première vue, d'ailleurs, on le devinait miné par une de ces maladies de poitrine contre lesquelles la science préconise la cure d'air des hautes régions : il faisait la sienne en aéroplane, sans se bercer, d'ailleurs, d'aucune illusion sur son efficacité.

Les aviateurs se présentèrent : le brun, Joseph Müller, du 3^e zouaves, et le blond, Paul Harzel, du 2^e régiment colonial, car nul ne les connaissait; ils appartenaient à l'école d'aviation de Dakar, créée l'année précédente pour fournir des pilotes aux gouverneurs et aux commandants des colonnes opérant dans les territoires du Tchad, du Chari et de l'Oubanghi.

Leur stage terminé, ils avaient été dirigés sur le Gabon; ils avaient mis un grand mois à attendre Fort-Lamy, poste important du Chari, et un autre mois à y attendre leur matériel qui arrivait, morcelé et incomplet, par des convois différents.

— Nous avons cru que nous n'arriverions jamais à Abécher, dit Paul Harzel...

Mais de tous côtés des questions de première urgence étaient posées aux aviateurs.

— Qu'avaient-ils vu de là-haut? Les contingents ennemis leur avaient-ils paru considérables; le camp était-il réellement entouré de tous côtés?

Ce fut Paul Harzel qui répondit; il s'était spécialisé dans le rôle d'observateur, qui exige des qualités spéciales : vue perçante, connaissance approfondie de la carte, aptitude à la comparer au terrain, et à faire un croquis rapide de l'itinéraire parcouru en appréciant les distances des vitesses. Saréponse n'eut rien de rassurant.

— C'est parce que nous vous avons pris pour un contingent ennemi que nous avons filé, dit-il; il y en a partout : l'ombre était telle déjà qu'on ne distinguait pas vos petites tentes : ce n'est qu'à 200 mètres que nous avons remarqué votre pavillon et compris l'indication d'atterrissage qu'il nous donnait.

— Étiez-vous donc obligés de vous maintenir aussi haut?

— Oui, certes, puisque nous avons été reçus par des coups de feu à plus de 10 kilomètres d'ici; nous ne pouvions les éviter qu'en nous maintenant au moins à 800 mètres, et encore il n'aurait fallu pour écoper qu'un mauvais coup, malgré notre vitesse et notre blindage...

Pour observer, en effet, nous sommes obligés d'avoir constamment le haut du corps découvert, et ces gaillards-là ont des

fusils du dernier modèle, c'est certain.

— Sinon du dernier modèle, du moins de l'avant-dernier modèle français, dit le lieutenant Dubrac; un de mes spahis a reçu ce matin une balle qu'on a extraite et qui est bel et bien une balle de fusil Gras.

Frisch ramena la conversation à son point essentiel.

— Le colonel ne vous a rien donné pour nous? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, mon capitaine, dit la lieutenant Müller; je me demande où j'ai la tête, pour oublier le message dont je suis chargé; c'est votre accueil... et puis un peu vos questions qui...

Sans achever, l'officier tira d'une poche intérieure de son vêtement une enveloppe froissée sur laquelle d'une main hâtive était griffonnée, au crayon, l'adresse du commandant du détachement, sans qu'il fût nommé, afin que le pli fût ouvert quel que fût le chef présent ou survivant.

« Reçu vos télégrammes réitérés, disait le colonel : *J'envoie en avant cavalerie et mitrailleuses montées. Je suivrai sans perdre un instant : tenez ferme; comptons sur vous. L'Africain vous porte tous les vœux des camarades et les miens.* — MAGNIEN. »

— Quand êtes-vous partis? demanda le capitaine après avoir fait à haute voix la lecture de la courte dépêche.

— Nous avons mis cinquante minutes, mais parce que nous avons commis une erreur de direction. En Afrique, ce sera le grand écueil : nous l'avons redressée quand la montagne de Kara a été en vue; son sommet en forme de table, signalé par Schweinfurth, nous est apparu à moitié chemin. Sans quoi nous aurions quarante minutes au plus à faire ces 90 kilomètres.

— Du 130 ou 140 à l'heure, murmura Dubrac admiratif.

— Nous avons déjà atteint 210 avec vent arrière, dit Paul Harzel.

(A suivre.)

☞ CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)



FANATISME MUSULMAN

Le Bois sacré au Maroc

Au cours de l'un de ses voyages au Maroc, M. le professeur A. Brives, lauréat du *Journal des Voyages*, comme on sait, venait de débarquer à Tanger en novembre 1906. Il retrouva la ville plus fanatique qu'elle n'était lors de ses précédents voyages, et un incident auquel il avait assisté, avec M^{me} Brives, du balcon de son hôtel, le lui avait démontré vite.

Des ouvriers espagnols travaillaient à déplacer des poteaux télégraphiques sur la route de la plage. L'une de ces pièces de bois, mal assujétie, glissa et dans sa chute blessa assez grièvement un ouvrier. Celui-ci fut secouru et transporté par ses camarades.

Mais aussitôt tous les indigènes qui se trouvaient là s'approchèrent du poteau tombé et le baisèrent; pendant près d'une demi-heure, tous les passants musulmans en firent autant. C'était là un acte de fanatisme. Ce morceau de bois devenait un objet sacré, parce qu'il avait fait du mal à un chrétien. ☞ G. R.

La Visite de l'Urweltlandschaft

UNE ÉVOCATION DES ÉPOQUES DISPARUES



Lorsque nous voyons, dans les musées d'histoire naturelle, les squelettes, ou même parfois seulement les débris osseux des êtres qui vécutent aux premiers âges du globe, il nous est difficile, si nous ne sommes pas très versés dans la science de la paléontologie, de nous représenter par l'imagination ce que pouvaient être ces étranges formes animales dont aucun descendant actuel ne peut nous donner aujourd'hui la moindre idée.

Un établissement zoologique d'Allemagne, la célèbre ménagerie Hagenbeck, de Stellingen, près Hambourg, a eu l'heureuse inspiration de faire reconstituer, par d'habiles sculpteurs, et sur la foi de documents absolument sûrs, l'aspect réel, forme et couleur, de ces curieux animaux, qu'on a placés, dans des attitudes vivantes, en pleine nature, et la visite de « l'Urweltlandschaft » est d'un intérêt que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs que le hasard d'un voyage amènerait dans ce pays. En tout cas, les photographies que nous reproduisons ici en donneront à tous un avant-goût...

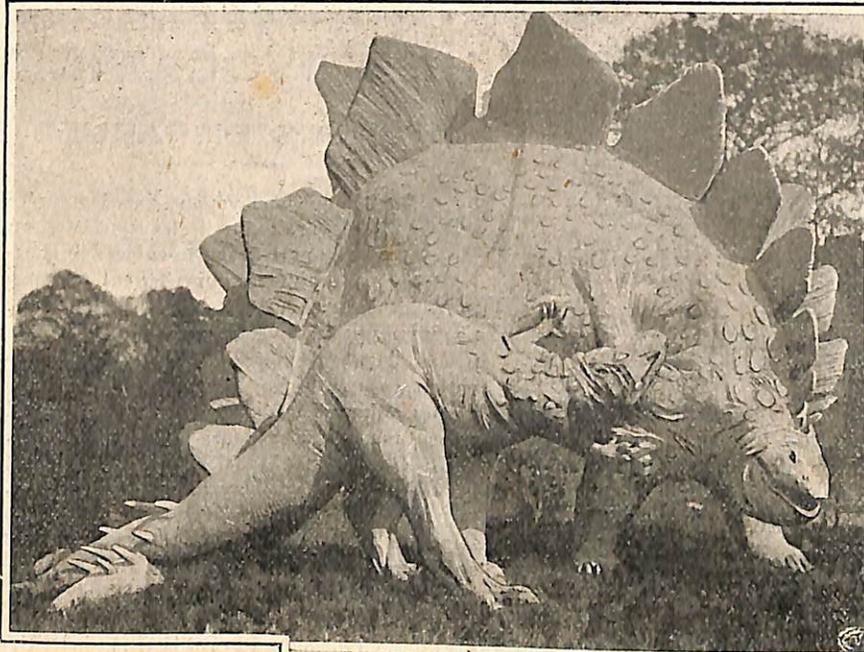
C'est un émouvant spectacle que de se trouver en face de ces formes géantes, quand le crépuscule du soir les enveloppe de mystère et leur donne une réelle apparence de vie.

Au bord d'un lac que des rochers entourent, voici les monstres (fig. 3). Un long cou de reptile surmonté d'une tête plate émerge ici des eaux. C'est le *plésiosaure*, reptile marin de l'époque jurassique, dont le problème « Serpent de mer », que quelques-uns affirment avoir rencontré, serait peut-être un descendant actuel.

Cette tête aiguë qui pointe à la surface, comme le museau d'un gigantesque crocodile, c'est celle d'un *mastodonsaurus*, et, là-bas, ce groupe hérissé et fantastique, ces sortes d'énormes reptiles-rhinocéros, avec leur double corne nasale, leur extraordinaire collerette osseuse qui devait s'ouvrir et s'éployer comme les collerettes d'iguanes, ce sont les *Triceratops*... *Triceratops horridus* disent les savants... Et il est véritablement *horridus* ce monstre dont le crâne seul a plus de deux mètres de longueur!... Au fond, enfin, le gigantesque *Diplodocus*, dont le nom est connu de tous par le don d'un très beau moulage de squelette qu'en fit à la France M. Carnegie, le *Diplodocus* allonge, au-dessus du sol, les trente mètres de longueur de sa formidable stature! (fig. 3 et 5).

Mais, plus loin, voici d'autres groupes : ces deux êtres qui combattent (fig. 4), c'est un *stéosaure*, avec son énorme crête dorsale aux larges lames dressées, dont on a trouvé tant d'importants vestiges dans les terrains jurassiques des Montagnes Rocheuses. Et c'est un *cératosaure* qui l'attaque.

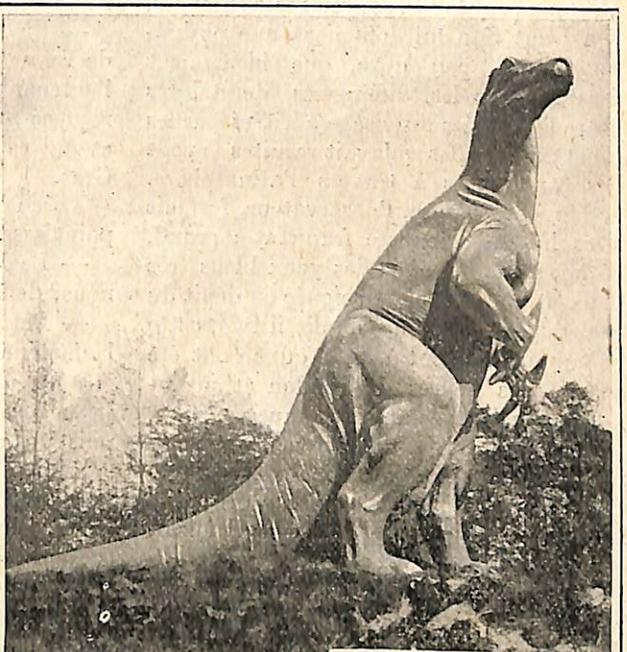
Ici (fig. 2), voici un *Iguanodon* long de 10 mètres, dressé sur le puissant contrepoids de sa lourde queue, et ouvrant ses mains aux ongles pareils à de longs poignards courbes... Enfin (fig. 4), voici le plus étrange peut-être de tous ces animaux, le *Pteranodon*, une sorte d'oiseau-reptile, un essai, semble-t-il, la première ébauche d'une chose volante, quelque chose comme la première tentative d'aéroplane, et qui, plus tard, à la suite du lent perfectionnement des siècles et des millénaires, donnera naissance au peuple aérien des oiseaux,



Un « Stégosaure » des Montagnes Rocheuses attaqué par un « Ceratosaure ».

encore bien voisins, anatomiquement parlant, des reptiles, dont ils semblent pourtant si éloignés à première vue.

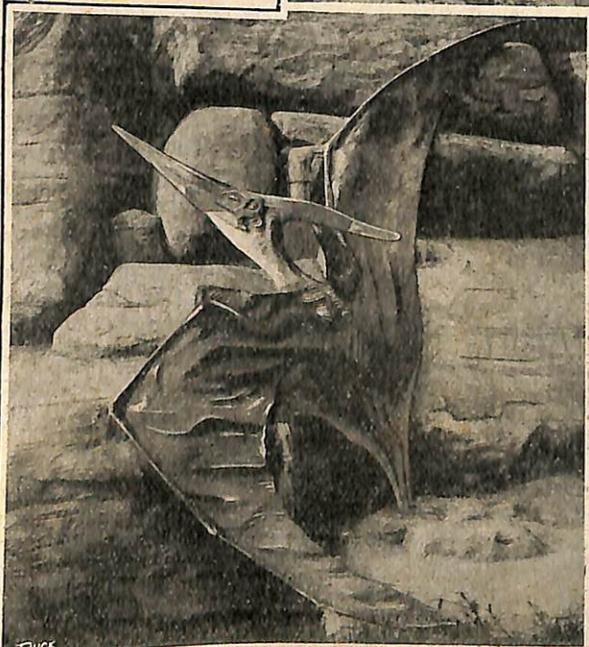
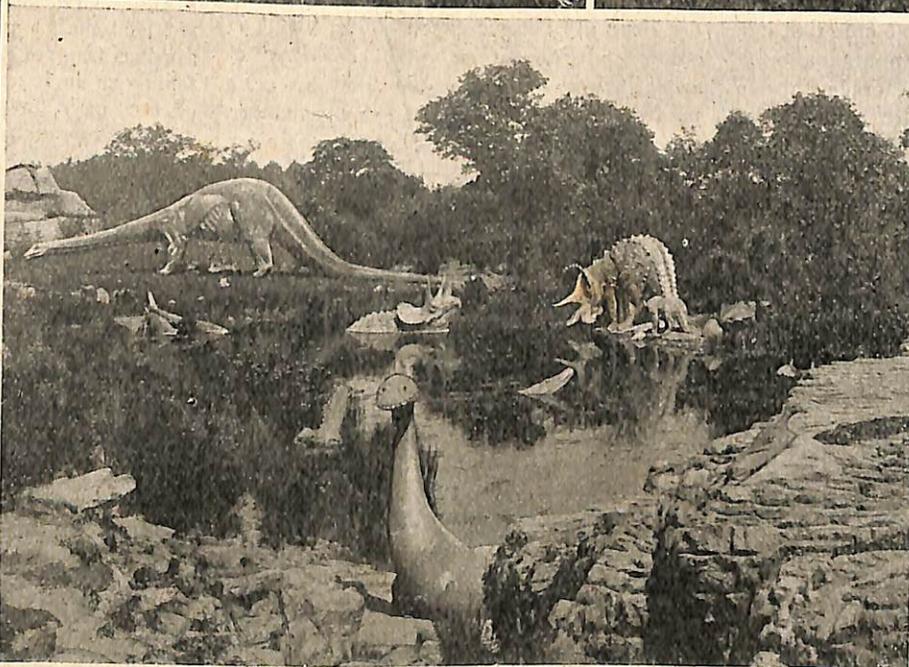
Et quand on se trouve en présence de ces effrayants monstres, on s'étonne. Que devait être la terre, à de pareilles époques? Comment des organismes, si puissamment armés, si formidablement construits, n'ont-ils pas conquis le monde, persisté jusqu'à nous?... Il suffit, pour comprendre, de considérer la minuscule place



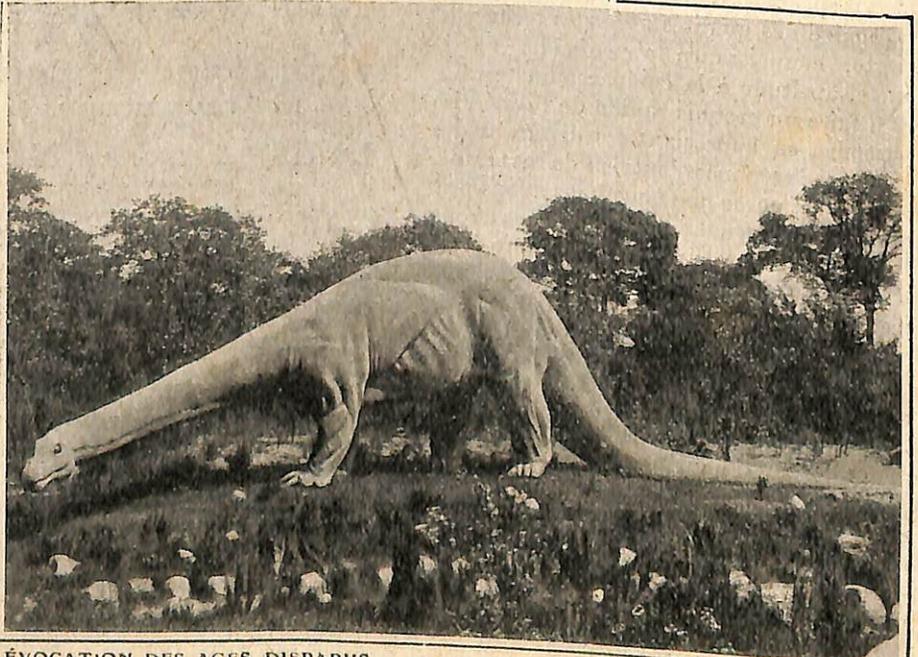
« L'Iguanodon » se dresse sur le puissant contrepoids de sa lourde queue.

qu'occupait le cerveau dans ces immenses squelettes. Celui de l'énorme diplodocus était cent fois plus petit que ceux des alligators actuels!... Et l'empire du monde ne doit-il pas appartenir à l'intelligence, non à la force? Lorsque, bien des siècles plus tard, chétif, nu, désarmé, l'homme apparaît sur la planète, en butte à tous ses puissants ennemis, ne semble-t-il pas qu'il est vaincu d'avance, qu'il ne pourra pas résister?... Et, cependant!...

❧ LUCIEN ZÉVORF.

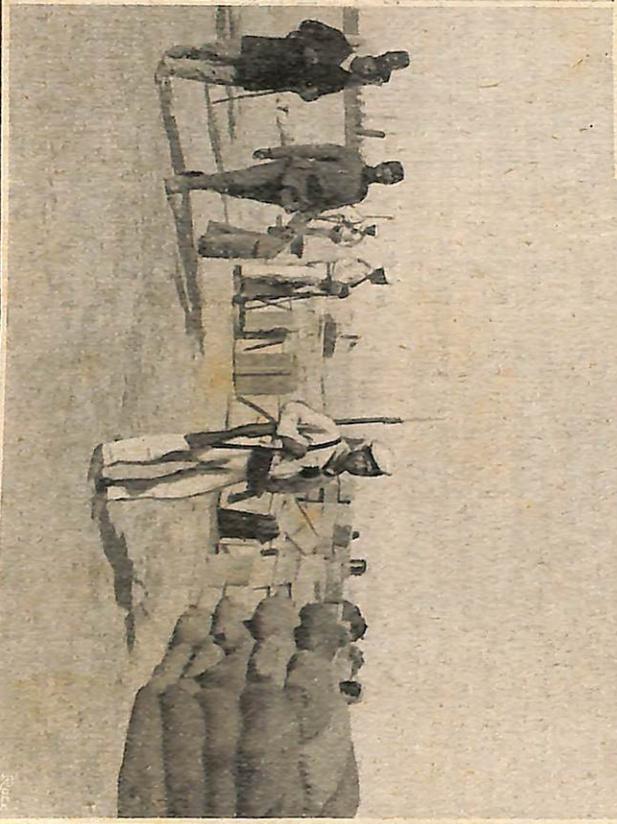
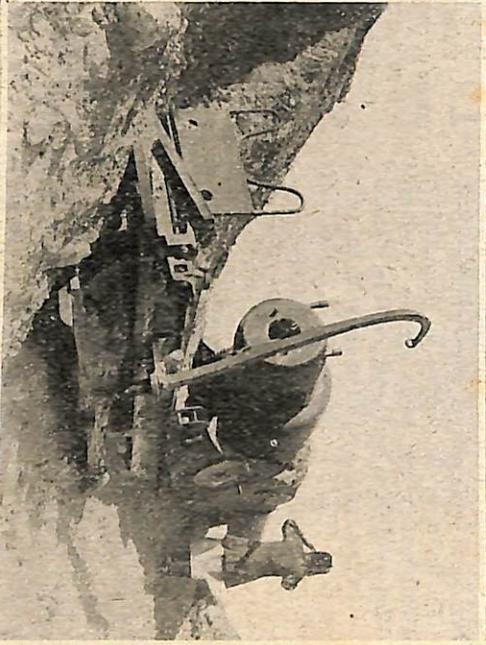
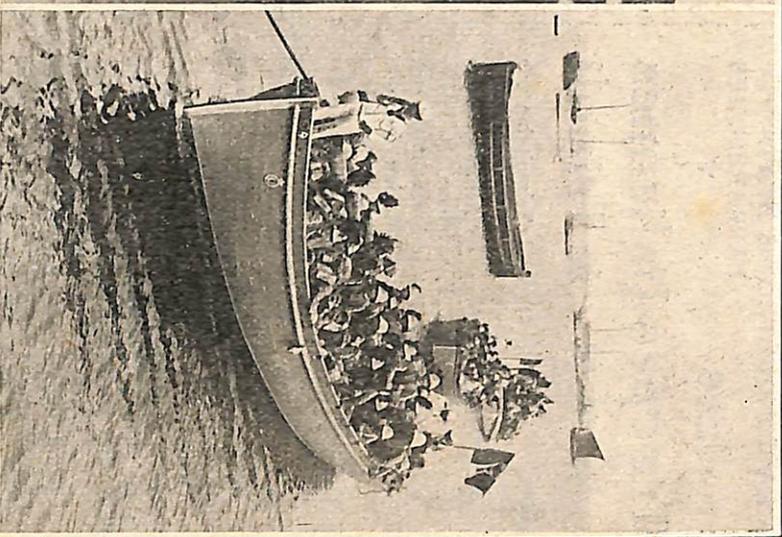


Le « Pteranodon », sorte d'oiseau reptile, semble la première ébauche d'une chose volante presque une tentative d'aéroplane.



Le « Plésiosaure », reptile de l'époque jurassique; un gigantesque crocodile « Mastodonsaurus » et les « Tricératops horridus » voisinent dans ce lac artificiel avec le célèbre Diplodocus.

Le « Diplodocus » allonge au-dessus du sol les trente mètres de longueur de sa formidable stature.



LES TROUPES ITALIENNES A TRIPOLI

L'arrivée des premières troupes à Tripoli. ☞ Le transbordement des bersagliers en rade de Tripoli. ☞ Une transaction entre un soldat italien et des Turcs dans un quartier de Tripoli. ☞ Une pièce de la forteresse de Sultaniéh éeétrisée par l'explosion de sa poudrière. ☞ Un officier italien examinant un obus inexplosé tombé sur la plage. ☞ La garde des vivres et des munitions.

salle, salué par un sourire énigmatique de la fillette, qui grommela entre ses dents :

« Ça y est. Il ne reste plus que le tableau. »

Un à un, les voyageurs se retirèrent, se rendant au salon, dans leurs chambres, ou encore allant aux plaisirs, aux spectacles qu'offre aux touristes la grande cité maritime.

« Ma foi, déclara Marcel, je crois que nous ferons bien de nous reposer. Il faudra se lever tôt demain matin pour embarquer.

— En effet. Seulement, je n'ai pas la moindre envie de dormir.

— Alors?

— Je vais profiter de cet instant pour envoyer quelques cartes postales aux amies que nous avons laissées à Paris.

— Je t'attendrai... »

Elle se récria :

« Mais pas du tout. Tu es las, tu l'as avoué. Va te reposer.

— Je le veux bien; mais toi, ne veille pas trop tard.

— Tu m'entendras rentrer dans ma chambre, Marcel, et je te crierai bonsoir.

— Entendu. »

Un baiser fraternel sur le front de la mignonne et Tibérade la laissa à la porte du salon.

La fillette y pénétra, griffonna une demi-douzaine de cartes postales, feuilleta une revue illustrée, puis, de l'air le plus naturel, elle se rendit dans le vestibule de l'hôtel, jeta ses cartes dans la boîte *ad hoc*, disposée auprès de la porte d'entrée, et parut se complaire dans la vue de la foule bruyante qui remplissait la Cannebière.

C'était l'heure de la promenade du soir et l'avenue dont les citoyens de Marseille sont si justement fiers regorgeait de monde.

Pourtant un observateur eût constaté que la fillette s'intéressait au moins autant à ce qui se passait sous le vestibule. Un instant, celui-ci fut complètement désert. Sans doute Emmie attendait cela, car elle rentra vivement, courut au tableau où étaient inscrits les « réveils » et le parcourant des yeux :

« Chambres 5 et 6, c'est nous; 1 et 2, Sika et le général!... Ah! voici le 15! Réveil à 5 h. 1/2. »

Tout en parlant, elle effaçait cette dernière indication et la remplaçait par celle-ci : 8, reculant de deux heures et demie l'instant où l'on tirerait l'agent du sommeil.

Puis, comme un employé paraissait, elle se dirigea posément vers l'escalier, avec la mine indifférente d'une personne grave.

Nul n'aurait pu soupçonner, en la voyant, qu'elle venait de jeter la perturbation dans le tableau des réveils.

Chapitre IV

LES ÉMOTIONS DE MIDOULET

Midoulet s'étira dans son lit. Il bâilla et enfin murmura, d'une voix ensommeillée :

« Quelle heure est-il? »

Comme pour répondre à la question, la pendule se mit à sonner.

« Une, deux, trois, quatre, compta l'agent... Cinq, c'est le réveil. »

Mais il s'arrêta, stupéfait. La pendule sonnait toujours : six, sept, huit.

Il sauta à bas de son lit, effaré, puis une réflexion le calma :

« Les pendules d'hôtel, ça ne marche jamais. Celle-ci dit huit heures, et il n'en est pas 5 1/2; j'ai fait marquer mon réveil, doré... »

On frappait à sa porte.

« Monsieur, monsieur?

— Il est l'heure, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Bien, bien! » fit Midoulet, tirant les rideaux.

Une grande clarté tombait de la fenêtre et envahissait sa chambre. L'inquiétude le reprit. Il courut à la porte, il l'entr'ouvrit :

« Garçon! » clama-t-il dans le couloir.

L'interpellé, qui s'éloignait déjà, revint vivement sur ses pas.

« Monsieur désire quelque chose?... Le petit déjeuner, peut-être?

— Oui, et un renseignement. Quelle heure est-il?

— Huit heures précises, monsieur, déclara l'homme d'un ton triomphant. J'ai été exact comme un chronomètre. »

Mais il ne poursuivit pas son éloge. La porte s'était refermée avec un claquement retentissant et, derrière le panneau, on percevait les vociférations de Midoulet, absolument fou de rage.

Il y avait de quoi, du reste. Etre réveillé à 8 heures, alors que le paquebot sur lequel on compte embarquer a dû quitter le port une heure plus tôt, c'est, on en conviendra, une aventure exaspérante...

En quelques minutes l'agent était habillé, avait bouclé sa valise.

Il dégringola l'escalier ainsi qu'une trombe, fit irruption dans le bureau, en rugissant :

« Ma note! Par votre faute, je manquerai le paquebot.

— Cependant, monsieur... protesta l'employé auquel il s'adressait.

— On n'a pas idée d'un pareil service! Je fais marquer mon réveil pour 5 h. 1/2 et il en est 8.

— Mais monsieur, je ne comprends rien à vos reproches. Moi-même, j'ai porté l'inscription au tableau.

— Oh! vous avez marqué 8 heures, je vous crois.

— Pardon! 5 h. 1/2. Je tiens à ce que vous vous en assuriez par vous-même, monsieur! »

Et l'employé entraînait Midoulet devant le tableau. Mais là son ahurissement fut sans bornes. En regard de la chambre n° 15, s'étalait un 8 superbe.

« Ah çà! balbutia-t-il, c'est de la prestidigitation. »

Midoulet riposta par un ricanement rageur, solda la note, sans vouloir écouter l'homme qui cherchait vainement à s'expliquer comment, pensant 5 h. 1/2, il avait pu écrire 8, puis, à toutes jambes, l'agent se précipita dans la rue, bondit dans une voiture qui passait et terrifia le cocher en lui hurlant à l'oreille :

« Embarcadère des Messageries maritimes. Bon pourboire.. »

Mais le brave automédon ne pouvait rattraper les heures écoulées.

Grondant, soufflant, hérissé, hagard, Midoulet arriva à l'embarcadère pour apercevoir au loin le panache de fumée que le steamer *Shanghai*, parti réglementairement, laissait traîner sur l'horizon.

Il laissa choir sa valise sur le quai empierré, se croisa les bras et, les yeux rivés au sol, il songea; au loin le vapeur s'évanouissait, au bout de l'immense plaine liquide, et le pauvre Midoulet murmura :

« Je suis roulé! »

Ses ruses, la stratégie savante qu'il avait déployée depuis cinq jours, ses plans, ses espérances de succès, tout s'écroulait d'un coup. La mer, barrière infranchissable, s'étalait maintenant entre lui et le général Uko, emportant son secret pantalonesque.

Dans un grand geste désespéré, l'agent leva les bras vers le ciel, semblant le prendre à témoin de son infortune.

Et probablement le ciel eut pitié de sa déconvenue, car une main se posa familièrement sur son épaule, tandis qu'une voix amicale prononçait :

« Ah! ce brave Midoulet! Qu'est-ce que tu fais ici? »

L'agent reconnut un de ses collègues du service des renseignements.

« Blondeau! murmura-t-il.

— Parfaitement, Blondeau! Blondeau qui se demande ce qui t'arrive pour te bouleverser ainsi.

— Ah! mon cher! une chose inouïe! Depuis cinq jours, je file un général japonais chargé d'un secret d'Etat, inscrit, du moins je le suppose, sur l'étoffe d'un pantalon.

— Un secret à l'allemande, » reprit Blondeau, sans manifester la moindre surprise.

C'est en effet un procédé classique de l'espionnage allemand de transmettre des renseignements à l'aide de vêtements : robes, manteaux, vestons ou autres.

« Comme tu le dis; naturellement, je n'ai qu'une idée : capturer ce pantalon. J'ai dérobé une demi-douzaine de culottes au Japonais, sans mettre la main sur le bon... celui que je cherche. Mais je me connais tenace; donc j'aurais fini par l'avoir, quand, patatras! voilà le paquebot qui part avec lui, et sans moi!... Ces crétins à l'hôtel m'ont réveillé trop tard!

— Quel paquebot?

— Le *Shanghai*, des messageries maritimes, parti il y a exactement deux heures maintenant.

— Pour Brindisi, Port-Saïd, Obock et Extrême-Orient.

— Tu connais bien l'itinéraire.

— Ce qui va me permettre de t'aider, estimable Midoulet.

— M'aider... en quoi?

— A rattraper ton général japonais. »

Midoulet ne put dissimuler une grimace. « Tu sais, Blondeau, je ne la trouve pas drôle, ta plaisanterie.

— Mais je ne plaisante pas.

— Encore?

— Tu peux joindre le *Shanghai* à Brindisi; même y arriver 5 ou 6 heures avant lui.

— Tu as un aéroplane à me proposer.

— Plus simple que cela, le modeste chemin de fer, le rapide de 10 heures. Tu as le temps de le prendre, il te conduit à Gênes avec correspondance vers le Sud-Italien.

— Et il va plus vite que le *Shanghai*?

— Il lui amène les passagers venus d'Allemagne par le Saint-Gothard. »

Transporté de joie, Midoulet secoua les mains de son collègue si vigoureusement que l'on eût pu craindre qu'il les désarticulât.

« Ah! mon cher Blondeau, je te revaudrai cela! Adieu, merci, au revoir! Je file à la gare. »

Tout en jetant ces paroles, Midoulet s'éloignait déjà, à la recherche d'un véhicule pouvant le conduire rapidement à la gare de Marseille-Saint-Charles.

Il avait une demi-heure devant lui, ce qui eût suffi largement pour effectuer la route à pied. Mais il venait de manquer un paquebot et, tremblant de manquer le train, il lui semblait indispensable d'user des moyens les plus rapides.

Chapitre V

UNE JEUNE FILLE QUI S'ÉVAPORE

Brindisi, sur la terre d'Otrante, est certes la ville la plus cosmopolite de la péninsule italienne. Anglais, Américains, Alle-

mands, Français, Maltais, Grecs, Ottomans, etc., s'y coudoient, y mêlent leurs idiomes.

Dans le port affluent, d'une part, les bateaux venant d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'autre part, tous les trains du service : malle de l'Inde allemande empruntant la voie du Saint-Gothard; on trouve là un mélange, une confusion de types, de costumes, de langues, un perpétuel va-et-vient de races, tels que la vie et le caractère italiens se trouvent presque entièrement effacés.

Sous un soleil de plomb, le général Uko, sa fille Sika, Tibérade et son espiègle cousine débarquèrent.

La traversée depuis Marseille avait été fort agréable.

Beau temps, une mer paisible; puis, dans la joie d'être délivrés de l'individu acharné à leur poursuite, les voyageurs avaient cru qu'ils pouvaient sans crainte renouer connaissance.

On avait, du reste, félicité Emmie sur l'ingéniosité des procédés grâce auxquels elle avait, selon son expression, *semé le*

monsieur trop curieux. Sika, rejetant le voile d'ennui qui assombriissait son joli visage, se montrait presque aussi enjouée que la fillette, vers qui la sympathie la portait irrésistiblement.

Or, le *Shanghai*, faisant une escale de six heures à Brindisi, tous laissèrent les bagages dans leurs cabines et descendirent à terre, avec la joie de pensionnaires délivrés de la surveillance des maîtres scolaires.

Dans l'espèce, le personnage qu'ils assimilaient à ces maîtres n'était autre que celui dont l'heureuse initiative d'Emmie les avait débarrassés au départ de Marseille.

Le général proposa de fêter la liberté reconquise par un bon dîner. La motion

« Je vous l'ai dit. Un pari.

— Considérable alors?

— C'est le mot juste.

— Une fortune? »

Ces cinq syllabes semblèrent mettre le Japonais à l'aise.

« Oui, répéta-t-il gravement, une fortune. »

Et allant au-devant de nouvelles interrogations :

« Ne me demandez pas le détail. Je rougis de m'être engagé, à mon âge, en pareille affaire. Qu'il vous suffise de savoir que multimillionnaire, je serais sensiblement, ruiné si je perdais.

— Diable!

— Et la ruine serait le moindre malheur.

Ma vie, celle de Sika seraient en péril.

— Votre vie, celle de M^{lle} Sika?

— Oui.

— Mais c'est donc un pari de sauvages? »

Un instant, l'interlocuteur du jeune homme le considéra avec une expression étrange, faite de gravité et d'ironie, puis lentement :

« C'est presque cela. Vous avez entendu parler de la vieille caste guerrière du Japon : les Samourai. Courage à toute épreuve, cruauté sans nom. Supposez que mon adversaire est un Samourai qui a conservé intactes toutes les violences et toutes les grandeurs des ancêtres.

— Diable de diable, grommela Tibérade, un père de famille ne devrait pas s'aventurer dans pareille galère. »

Le général secoua la tête. Marcel interpréta ce geste comme un acquiescement et, désireux de ne pas persévérer dans une critique qu'il comprenait pénible à son compagnon, il s'évertuait à changer de conversation, quand Emmie reparut et demanda à son cousin :

« Qu'est-ce que tu me veux? »

Il la regarda d'un air ahuri :

« Comment? Ce que je te veux? »

— Oui! Oh! ne fais pas l'étonné. La femme de chambre que tu m'as envoyée, m'a dit tout bas : « Ce monsieur vous prie de venir vite, sans prévenir votre amie. C'est une surprise. Donc... quelle est la surprise? »

On s'expliqua. Marcel n'avait envoyé personne à Emmie. Sans doute, une servante avait commis une erreur. Bref, la fillette sortit en disant :

« C'est ridicule, des erreurs comme celle-ci. Je vais rejoindre M^{lle} Sika. »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Midoulet laissa choir sa valise sur le quai et, les yeux rivés au sol, il songea. (P. 13, col. 3.)

adoptée d'enthousiasme, tous se rendirent à l'hôtel Cavour, l'un des meilleurs de Brindisi. Et tandis qu'il s'absorbait dans la confection d'un menu digne de la circonstance, Sika jugea opportun d'entraîner Emmie au lavabo.

La coquetterie des jeunes personnes y trouvait son compte, et puis il y avait là l'occasion de bavarder un peu en tête à tête.

Le maître d'hôtel venait de recevoir le menu du général avec un respect qui promettait une addition de premier ordre.

Marcel pensa pouvoir risquer une question.

Au demeurant, toute l'aventure qui l'emportait ne lui apparaissait point très claire.

« Voyons, général, maintenant nous pouvons causer franchement, n'étant plus obsédés par un adversaire insupportable. Serai-je indiscret en vous demandant d'où venait l'acharnement de cet importun? »

Uko eut un mouvement dépité. Cependant il répliqua d'un ton très calme :

Sur Terre et sur Mer

3 Décembre 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

M. Joseph Chailley, directeur général de l'Union coloniale française, député. — L'accord franco-allemand. — Départ de voyageurs : M. de Gironcourt, M. Froment-Guieysse.

M. Joseph Chailley est, parmi nos parlementaires, du nombre de ceux qui ont donné l'impulsion la plus vive au mouvement colonisateur français. Né le 4 mars 1854, à Saint-Florentin, dans l'Yonne, docteur en droit, il s'occupa de bonne heure de questions coloniales après avoir fait de fortes études juridiques. Economiste d'une rare science, il donna la mesure de son savoir étendu dans de nombreux travaux et notamment par la publication du « Grand Dictionnaire d'économie politique », en collaboration avec Léon Say.

C'est sur place qu'il s'est documenté sur les questions coloniales, en Indochine où il fut le collaborateur de Paul Bert, à Java où il se rendit deux fois, à Calcutta et dans l'Inde anglaise où il étudia les procédés employés par les autres nations en matière coloniale.

Il s'est fait connaître particulièrement par la grande part qu'il a prise à la création et au développement de l'Union coloniale française, institution dont l'objet était de grouper en une association les représentants du commerce français aux colonies, et de les mettre en rapport avec les industriels et les hommes d'étude, afin d'assurer par cette coopération de personnes, d'aptitudes et de connaissances diverses, la mise en valeur de notre domaine d'outre-mer. L'activité qu'il a montrée comme secrétaire général, puis comme directeur général de l'Union coloniale, a conduit cette association à réaliser avec succès le but qu'elle poursuivait.

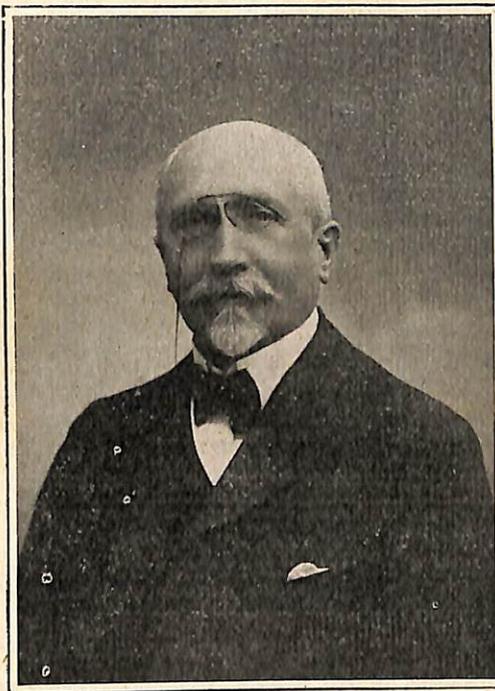
M. Chailley, qui est député de la Vendée, défend avec ardeur à la Chambre les intérêts de nos colonies, en même temps qu'il propage par son enseignement à l'École des Sciences politiques la connaissance des meilleures méthodes de gouvernement et d'organisation à y appliquer. Homme d'action en même temps que savant, M. Chailley n'a pas cessé de faire par tous les moyens et avec un zèle infatigable œuvre utile de propagande coloniale.

L'accord franco-allemand, si longtemps attendu, vient enfin d'être signé par M. Cambon et M. de Kiderlen-Wächter après plus de quatre mois de pourparlers laborieux. Il se compose de deux parties : un accord marocain et un accord congolais. La signature officielle de ces documents a eu lieu le 4 novembre.

Le traité franco-allemand relatif au Maroc a pour objet d'essayer de définir les garanties devant permettre, d'une part, à la France d'établir son protectorat sur l'Empire chérifien, d'autre part aux puissances étrangères d'y commercer librement.

Le traité nous met en main diverses garanties nécessaires : droit d'occupation militaire, droit de représentation diplomatique, contrôle des finances et de toutes les administrations, suppression des capitulations. Le mot de protectorat n'est pas prononcé dans le traité même, mais il est dit dans une lettre que la France pourra l'établir. D'autre part, le principe de la liberté économique sans aucune inégalité est

maintenu. Les exploitations minières pourront être concédées sans acception de nationalité. Les chemins de fer industriels seront régis par un règlement inspiré de la législation française; le réseau général sera placé sous le contrôle exclusif du gouvernement chérifien.



M. JOSEPH CHAILLEY

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNION COLONIALE FRANÇAISE
(Photographie P. Petit.)

Par ce traité, la France se trouve débarrassée de la crainte qu'elle pouvait avoir qu'une nation étrangère vint s'établir au Maroc. En plaçant définitivement ce pays sous notre autorité, notre empire du Nord de l'Afrique est fortifié et notre politique méditerranéenne reçoit son couronnement.

Mais nous avons dû payer à l'Allemagne cette reconnaissance de nos droits politiques sur le Maroc; des cessions de territoires au Congo en ont été le prix.

Les terrains cédés ont une vaste étendue et cependant les négociations ont amené l'Allemagne à beaucoup réduire ses prétentions. Certes, le principe des compensations étant admis, nous devons nous résoudre à des abandons équitables, mais nous considérons comme un douloureux sacrifice les cessions territoriales qui ont pour résultat de morceler l'Afrique équatoriale en trois tronçons et de rompre son unité. Mais, depuis longtemps, l'Allemagne aspirait non seulement à agrandir son Cameroun, mais encore à atteindre le Congo et l'Oubangui; ce résultat, elle vient de l'obtenir.

Par le traité congolais, nous abandonnons

à l'Allemagne une large bande de territoire au Sud du Cameroun, du cap Esteras à Ouesso, sur la Sangha, lequel reste à la France. De ce point, la frontière descendant vers la Likouala-Massaka, suit cette rivière jusqu'à Bonga, sur le Congo, et remonte la Likouala-aux-Herbes jusqu'à Botungo. Gagnant de là Bera-N'goko, sur l'Ibenga, elle s'infléchit jusqu'à la Lobay dont elle laisse la rive droite à la France, et va côtoyer l'Oubangui pendant quatre kilomètres; elle remonte ensuite la Pama jusqu'à sa source, puis gagne en ligne droite le Logone oriental qu'elle touche à Goré.

A partir de ce point, la frontière suit la rive gauche du Logone jusqu'à Fort-Lamy, laissant à la France tous les postes de la rive droite, ainsi que la région dite du « bec de canard », comprise entre le Chari et le Logone, qui formait un avancement du Cameroun sur le territoire français.

Quoi qu'il en soit, on s'est efforcé de laisser le plus largement ouvertes les communications entre les diverses parties de notre Afrique équatoriale. La France garde pour ses chemins de fer et ses télégraphes et même pour ses troupes le droit de traverser en bordure du Congo et de l'Oubangui les territoires cédés à l'Allemagne. En cas d'arrêt de la navigation sur l'un ou l'autre fleuve, le passage à terre sera aussi accordé sur la partie allemande de la rive. Enfin la France obtient des facilités pour utiliser la route de la Bénoué : enclaves et droit d'établir un chemin de fer.

Si des difficultés venaient à surgir pour l'application de l'un ou de l'autre traité, elles seraient soumises à la cour de La Haye.

Il reste à faire accepter cette entente par les puissances signataires de l'acte d'Algésiras.

M. de Gironcourt vient de partir pour une nouvelle mission agronomique et archéologique au Niger, cette dernière ayant pour objet de rapporter des estampages d'inscriptions qui avaient déjà fixé son attention à un précédent voyage. Il compte se rendre à Tombouctou, puis dans la boucle du Niger, à Bentia, l'ancienne ville de Koukia, et à Kidal et Es-Souk, dans l'Adrar. Il se propose de fouiller diverses nécropoles.

M. G. Froment-Guieysse, directeur général de l'Action coloniale et maritime et vice-président du Comité de l'Océanie française, qui a déjà accompli, en 1909, un intéressant voyage dans les diverses parties de l'Océanie française et notamment à Tahiti, s'est embarqué le 5 novembre pour un nouveau voyage d'études en Océanie. Il visitera l'Indochine, Java et la Nouvelle-Guinée, séjournera en Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides et gagnera nos archipels polynésiens qu'il parcourra complètement: Iles Sous-le-Vent, Marqueses, Tuamotou, Gambier, Rapa. Il étudiera les diverses questions se rattachant au développement de nos possessions océaniques.

GUSTAVE REGELSPERGER.

De Du Sud au Nord

SOUVENIR D'UNE FAMEUSE ÉRUPTION

Les archéologues sont tous d'opinion que la villa antique découverte aux environs de Pompéi par un certain signor Item et déjà dégagée en bonne partie est la trouvaille la plus importante qu'on ait faite en Italie depuis un siècle.

C'est sous une couche de terrain formé de cendres et de petites pierres que l'on a découvert par hasard cette villa, qui fut probablement construite dans les trente premières années de notre ère.

Elle était donc pratiquement neuve quand les débris de l'éruption l'ensevelirent; et c'est ce qui explique que les magnifiques fresques et les mosaïques mises à découvert dans les douze chambres déjà excavées aient conservé une fraîcheur surprenante.

De ces douze chambres (et l'on suppose que la villa doit en compter trois ou quatre fois ce nombre), la plus curieuse est, sans contredit, la cuisine, qui est la plus vaste que l'on ait jamais découverte dans la région de Pompéi. Elle contient encore une quantité d'ustensiles.

Malheureusement pour le signor Item, qui espérait pouvoir vendre une partie des objets trouvés à de riches collectionneurs, le gouvernement italien, comme c'est son droit, demande à acheter la villa entière, et à un prix de faveur!

LES PROGRÈS DE L'ISLAMISME

Ceux qui s'imaginaient que l'islamisme était une religion en décadence ont dû reconnaître leur erreur quand, dès la déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie, toutes les nations musulmanes firent moralement, tout au moins, cause commune avec les Ottomans.

Jusqu'au fond des Indes et de la Chine, tous les sectateurs du Coran ont reçu le mot d'ordre: ne rien acheter qui soit d'origine italienne!

Et l'on cite un négociant indigène de Deilh qui a dû, quatre semaines après cette même déclaration de guerre, fermer boutique.

Il s'était spécialisé dans la vente des pâtes d'Italie.

Je rapproche de ce trait une information que je viens de lire dans un journal du Transvaal.

L'évêque anglican de Prétoria a prononcé un discours qui a causé une vive sensation dans toute l'Afrique australe.

Il a montré que l'islamisme, qui tout d'abord n'avait pas poussé ses conquêtes très loin dans l'intérieur du continent noir, commençait à recruter de nombreux adeptes au Congo, en Rhodésie et jusque dans le Zoulouland!

Et, d'après le prélat, l'Afrique entière serait destinée à devenir musulmane à bref délai.

Ne souhaitons pas que cette prédiction se réalise. L'Afrique fanatisée serait un constant danger pour l'Europe.

ARSENAL VIVANT

Un journal mexicain rapporte cette amusante anecdote. C'était dans une rue de Chihuahua. En voulant éviter la ruade d'un cheval qui passait, un Italien, nommé Oitrola, bondit en arrière d'une façon si malencontreuse qu'il faillit renverser un agent de police.

Pour éviter le choc, le brave agent étendit vivement les bras, et sa main, entrant en contact avec le

dos du passant, sentit dans la poche de derrière, à travers les étoffes, la crosse d'un revolver.

Les agents sont curieux. Le nôtre voulut savoir pourquoi l'Italien était armé et, de fil en aiguille, il se décida à le fouiller.

Devinerait-on ce qu'il trouva sur lui? Pas moins de quatre revolvers chargés, plus une boîte de cinquante cartouches, quatre poignards ou "stiletos" et deux cartouches de dynamite!

« Et pourquoi toutes ces armes sur vous? lui demanda un commissaire de police.

— Parce que je ne tiens pas à mourir jeune! » répliqua l'Italien.

Etrange façon de soigner sa santé que de porter de la dynamite dans sa poche!

RECORD ÉLECTORAL

Quand un député français dépense une cinquantaine de mille francs dans le cours d'une campagne électorale, on lui reproche volontiers d'avoir acheté, selon la formule usitée, la « conscience de l'électeur ».

Mais c'est là une peccadille, auprès de ce qu'on pourrait reprocher à un député américain. Savez-vous combien a coûté à M. Stephenson, du Wisconsin, son élection au Congrès?

Cent mille dollars! Soit plus d'un demi-million de francs!

C'est au cours d'un procès de corruption électorale que ce chiffre fantastique a été rendu public. Un témoin a déposé dans les termes suivants:

« M. Stephenson, qui est immensément riche, avait recommandé à ses agents électoraux de ne rien ménager pour lui assurer la victoire sur ses deux concurrents, mais tout en respectant la loi. Apprenant qu'ils avaient déjà dépensé 150,000 francs en bière et cigares, il s'indigna. Non! Il ne voulait devoir son élection qu'à ses propres mérites! Il refusait d'acheter les bulletins de vote!

« Sur quoi ses agents lui prouvèrent que ses deux concurrents avaient déjà dépensé respectivement 200,000 et 250,000 francs en cigares et boissons... et il se résigna! »

Tout compte fait, M. Stephenson et ses deux rivaux malheureux dépensèrent durant cette mémorable campagne l'énorme somme d'un million et quart!

Si ce n'est pas un record!

UNE FORTUNE AU BOUT DES DOIGTS

Les compagnies d'assurances américaines assurent n'importe quel contre n'importe quoi. Un moyen éclectique de faire des affaires!

Dans les derniers jours d'octobre, M. Jan Kubelik, le fameux violoniste bohémien, débarquait à New-York, où l'appelait une tournée de concerts.

Il recevait le jour même à son hôtel la visite d'un agent d'assurances qui lui offrait... de lui assurer les doigts contre tout accident!

Et l'affaire fut réglée sur-le-champ. La police signée entre les contractants fixa à 235,000 dollars, soit environ 1,118,000 francs, la somme que le maestro toucherait de la Compagnie si un accident le privait de l'usage d'au moins deux doigts de chaque main.

Trois cent mille francs pour chaque doigt! Si ce n'est pas là un record, qu'on m'en trouve un autre!

L'AFRIQUE AUX AFRICAINS

Le recensement général qui vient de s'achever dans tout l'empire britannique fait pousser des cris d'alarme, et bien justifiés, aux utopistes qui avaient rêvé la fondation d'une puissante république anglo-saxonne en Afrique australe.

Les chiffres démontrent, brutalement, que ce rêve est loin d'être en voie de réalisation.

Si l'on prend la province du Cap de Bonne-Espérance, dont la superficie est plus de cinq fois plus grande que celle de l'Angleterre, on voit que le nombre des blancs y a diminué de 16,825 en sept ans, alors que le nombre des indigènes y a augmenté de 54,346.

Et cela après plus de deux siècles de colonisation!

Si nous considérons l'ensemble de l'Union de l'Afrique australe, nous constatons que, durant la même période, le nombre des colons de race blanche (Boërs y compris) a augmenté de 161,219 âmes, tandis que le nombre des nègres augmentait de 621,456.

Et ces chiffres ne concernent ni le Basutoland, ni le Bechuanaland, ni la Rhodésie, pays où l'élément blanc ne forme qu'une infime minorité.

Il est bien évident que, d'ici une vingtaine d'années, toute l'Afrique australe sera « noire », et que le rêve d'une « Afrique blanche » se réalisera partout ailleurs que dans cette région.

PRÉPARONS-NOUS AUX JEUX OLYMPIQUES

Il est sage et prudent de rappeler dès à présent à nos jeunes athlètes que les Jeux olympiques ont lieu tous les cinq ans, et que près de cinq années — comme le temps passe! — se sont déjà écoulées depuis les derniers, qui eurent lieu à Londres.

C'est à Stockholm que se dérouleront les prochains, et les Suédois, fiers de l'hospitalité que leur capitale compte offrir à tous les athlètes du monde civilisé, ont déjà pris leurs mesures pour que l'accueil ne laisse rien à désirer.

Les murailles et les gradins du stadium sont achevés, et il ne reste plus qu'à construire la piste. Le Comité olympique suédois espère que tout le gros œuvre sera terminé avant la fin de l'automne, et les mois d'avril et de mai seront plus que suffisants pour achever les derniers préparatifs.

On sait que les Jeux se dérouleront durant les mois de juin et de juillet de l'année 1912. Mais des dispositions spéciales ont été prises par le Comité pour que les équipes qui arriveront à Stockholm avant cette époque puissent s'exercer.

Elles auront à leur disposition les vastes terrains et les pistes admirables du Club athlétique d'Ostermalm.

Pour la première fois dans l'histoire des Jeux olympiques, ils comporteront à Stockholm une partie d'aviation. Nous sommes certains à l'avance que les Français y brilleront.

Mais nous souhaitons que nos jeunes athlètes brillent également dans les épreuves sportives, et les incontestables progrès qu'ils ont faits depuis quelques années ne peuvent qu'entretenir notre espoir.

Il leur appartient de le changer en certitude en se préparant dès à présent à ces belles épreuves internationales.

Jacques d'IZIER.

Nos TROUPES COLONIALES

Nos Troupes d'Indo-Chine

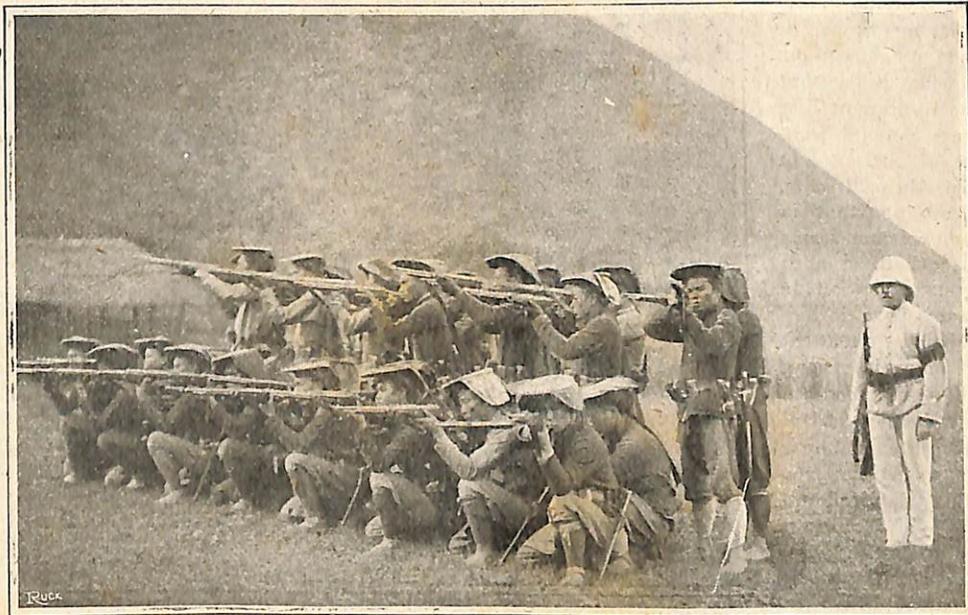
✧ Nos Troupes d'Indo-Chine ✧

Les événements dont la Chine est le théâtre appellent l'attention sur les troupes que nous entretenons en Indo-Chine. Si l'Extrême-Orient est secoué par le réveil de la Chine, que deviendra la situation de notre grande colonie et par quels moyens la défendrons-nous contre les ambitions japonaises ou chinoises ou contre les aspirations d'indépendance des Annamites eux-mêmes? C'est un grave problème, que ne résout pas la fameuse formule d'Onésime Reclus : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! » Nos officiers d'Asie se préoccupent de cette question et pendant que nous discutons le renforcement de nos tirailleurs algériens et de nos tirailleurs sénégalais, ils préparent le renforcement de nos tirailleurs annamites, tonkinois et chinois.

Nous entretenons actuellement en Indo-Chine des troupes déjà importantes : trois régiments d'infanterie coloniale (au total 10 bataillons), quatre régiments de tirailleurs tonkinois (12 bataillons), un régiment de tirailleurs annamites (4 bataillons), deux régiments d'artillerie coloniale (19 batteries) et trois bataillons de Légion étrangère. Toutes ces troupes ont fait leurs preuves et souvent le *Journal des Voyages* a enregistré les hauts faits des tirailleurs tonkinois. Avec les marsouins et la Légion, ils ont mené cette redoutable chasse aux pirates, à travers la brousse, les marais et les rizières, guerre d'escarmouches et d'embûches, dont la page la plus passionnante a été la longue lutte contre le Dé-Tham et ses bandes. Des rapports récemment publiés sur les opérations de 1910 donnent une idée de cette pénible campagne. Voici, par exemple, l'une de nos colonnes parvenue auprès du repaire de Nui-Lang : « Les troupes se heurtent, dans la brousse, à des difficultés terribles, dans un fouillis inextricable. Les hommes ne peuvent avancer que courbés et en rampant. Les pirates, dissimulés dans les tranchées, tirent à coup sûr et déciment nos tirailleurs qui, enlevés par leurs chefs, se portent bravement à l'assaut, mais leur élan est brisé par les obstacles naturels. Chaque mètre conquis est payé chèrement... Les pirates résistent avec une énergie sauvage dans les deux

dernières tranchées qui tiennent jusqu'à la nuit. Ils comprennent qu'il faut tenir jusque-là, et qu'alors seulement ils pourront s'enfuir à travers la forêt. A sept heures et demie du soir, le

sergent Redel, du 1^{er} étranger, « qui, au combat de Coc-Toum, mortellement blessé, a le courage de rester debout et de continuer à marcher sous le feu, à la tête de sa demi-section,



Tirailleurs tonkinois : Feu de salve !

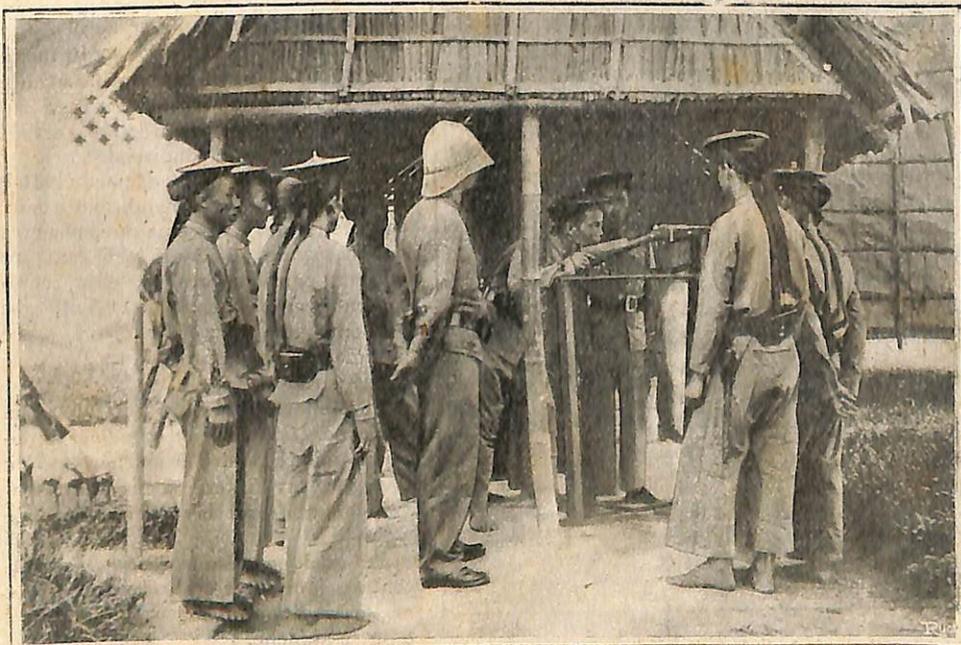
dernier coup de fusil est tiré. Nos troupes couchent sur place, sans couvertures, sans feux, prêtes à la moindre alerte. De nombreux blessés, des morts, restent introuvables dans la brousse et dans l'obscurité. La pluie se met à tomber, trempant les hommes jusqu'aux os, augmentant la fièvre et les souffrances des blessés. Les pirates, suivant leur tactique habituelle, sont sortis des tranchées dans la nuit et se sont enfuis. »

Voilà la guerre tonkinoise ! Elle ne prête pas à des câblogrammes terrifiants ni à des comptes rendus dans les grands journaux. Mais c'est une école d'héroïsme quotidien et silencieux. Là aussi que d'épisodes à glaner dans les décorations et les citations à l'ordre du jour ! Voici le

jusqu'à ce qu'il ait conduit ses hommes à l'abri d'un talus de rizières ; le marsouin Vincent « qui soigne sous le feu violent des pirates un tirailleur grièvement blessé auprès de lui » ; le tirailleur tonkinois N'Guyen Van Cong, « qui, à l'assaut de Thuong-Yen, est allé retirer le corps de son caporal tué sous un feu des plus intenses » ; le marsouin Massiani, « qui s'est précipité sous le feu des pirates pour aller chercher à trente mètres du retranchement ennemi et ramener à l'ambulance son sous-lieutenant atteint de deux blessures et un caporal tombé d'insolation » ; le soldat infirmier Greslot, « qui, au combat de Yen-Lô, bien qu'infirmier, a fait le coup de feu et chargé à la baïonnette jusqu'au moment où son intervention comme infirmier est devenue nécessaire et s'est porté à plusieurs reprises jusqu'aux points les plus exposés pour y relever les corps de son capitaine et de ses camarades tués et blessés » ; le clairon Caubet, « qui, au combat de Nui-Lang, sonnant la charge à côté du capitaine, à vingt mètres d'une tranchée d'où partait un feu violent, est frappé d'une balle en pleine poitrine et tombe, grièvement blessé, en criant : « Vive la France ! » ; enfin, le sergent tonkinois Trinh-Van-Vien, « qui, au combat de Yen-Lô, a fait preuve d'une bravoure extraordinaire, a tué presque à bout portant un pirate, de sa propre main, et a été blessé au combat de Nui-Lang au moment où il entraînait ses tirailleurs à l'assaut ».

Combien on peut regretter que toutes ces éloquentes citations restent enfouies dans les journaux officiels de nos colonies ou dans le *Bulletin du ministère de la Guerre*, si même elles parviennent jusque-là ! Aucune meilleure leçon de patriotisme et d'abnégation ne pourrait être donnée dans nos écoles que la lecture de ces pages où se trouvent mêlés au hasard de l'héroïsme les noms des officiers, des légionnaires, des marsouins, des Tonkinois et de ce brave petit clairon auquel une balle coupe le souffle !

AUGUSTE TERRIER.



Tirailleurs tonkinois s'exerçant à la manœuvre du fusil.

Sports Modernes



Le Jeu du Mar

Si nous demandions à nos jeunes « forts en sport » de nous dire combien il y a de façons de jouer au football, la grande majorité tournerait ses pouces ou se gratterait l'oreille après avoir mentionné le *rugby* et l'*association*. Gageons qu'ils sont peu nombreux les jeunes lecteurs français qui ont entendu parler du *wall game*.

C'est pourtant la plus ancienne forme de football, si nous faisons exception de certains jeux de ballons qui se jouent encore chez les Sioux et dans d'autres tribus indiennes, et qui y étaient en honneur bien avant l'arrivée de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde. Et c'est aussi l'un des rares sports qui aient bravé les siècles sans subir de modifications.

Enfin, il offre cette autre singularité qu'il ne se joue qu'une fois l'an et dans une seule arène au monde : dans une étroite cour du fameux collège d'Eton, de *King's College* dont la fondation remonte à l'an 1440, et d'où sont sortis tant d'hommes remarquables ou illustres.

C'est le jour de la Saint-André, patron du collège du roi, qu'a lieu cette fête annuelle, qui fournit aux anciens élèves le prétexte de revenir visiter la vieille école où se déroulèrent leurs jeunes années. Et c'est par milliers que les spectateurs se pressent autour de l'arène, une étroite prairie bordée d'un côté par un antique mur de briques et, sur ses trois autres faces, par des rangées d'ormes et par des haies. En argot de collège, ce champ est appelé le *sixpenny*, le six sous.

Il est matériellement impossible de décrire en quelques lignes le *wall game*, qui est beaucoup plus compliqué que les deux autres catégories de football. Nous allons essayer, cependant, de donner à nos lecteurs quelques éclaircissements.

Des lignes blanches, marquées sur le mur de briques et sur les troncs des ormes qui forment la face opposée du rectangle, divisent respectivement ces deux faces en divers compartiments, dont le *goal*, le *good calx* et le *bad calx*. (Nos jeunes latinistes se souviendront que *calx* veut dire chaux.) Quand une équipe touche le *goal* du camp ennemi, ce qui ne se voit pas chaque année, elle marque dix points. Si le joueur qui tient le ballon lui fait toucher le *calx*, c'est un point de gagné.

Quelque temps qu'il fasse le jour de la Saint-André, la partie commence au coup de midi et demi. Les deux équipes forment un ensemble de vingt-deux joueurs, qui revêtent pour la circonstance,

en vue des furieuses mêlées qui vont se livrer, des cuirasses de laine, sans oublier les casques protecteurs, qui couvrent les oreilles.

deux *walls* qui servent de rempart à l'étroit *goal*, en gardant leur corps serré contre la muraille (ou contre l'orme, selon le cas), tout en protégeant leur tête de leur bras relevé; puis, quatre autres *walls*, ou *seconds*, qui prennent la même posture que leurs leaders, en tournant eux aussi la face vers la muraille.

Six autres joueurs, dont deux *third*, deux *fourth* et deux *line*, complètent et renforcent cette barricade vivante, et d'autres partenaires, les *flying-men*, les *short*, les *long*, espacés sur les côtés différents des intervalles, défendent encore les abords. Dans de telles conditions, on comprend qu'il soit presque impossible de parvenir au *goal*!

On aura compris que ce sport, sans être

aussi brutal que le football à l'américaine, provoque de dangereuses mêlées, et que ses adeptes doivent s'estimer heureux quand ils s'en tirent avec leurs os au complet sous leurs vêtements en lambeaux!

Cependant, sans aller jusqu'à désirer des blessures qui les laisseraient estropiés pour la vie — ce qui serait payer un peu cher un peu de gloire scolaire! — les collégiens d'Eton tirent vanité des marques dont ils peuvent dire :

« J'ai attrapé cela *against the wall*, contre la muraille! »

Et il rappellera ce souvenir avec une fierté presque égale à celle du vieux grognard qui racontait à ses petits-enfants :

« J'étais là, à la bataille d'Austerlitz! »

Et cette fierté s'excuse. Un ancien Etonien qui peut prouver qu'il a participé à un *wall game* prouve du même coup qu'il fut non seulement un athlète dans sa jeunesse, mais encore qu'il sut mériter, par son bon caractère, l'estime et l'amitié de ses condisciples.

Effectivement, pour ce fameux match de la Saint-André, les membres des deux équipes rivales sont élus dans chacune des catégories d'élèves (pensionnaires et demi-pensionnaires) qu'elles représentent respectivement, et les suffrages ne sont jamais accordés à un jeune homme qui n'a pas su se faire aimer de ses camarades.

Peu importe qu'il soit d'une force herculéenne. *Collegers* ou *oppidans* aimeraient mieux perdre la journée que de la gagner par l'intermédiaire d'un mauvais camarade qui se couvrirait ainsi de gloire!

Ces quelques détails peu connus jettent un jour intéressant sur les mœurs et les traditions des jeunes collégiens d'outre-Manche.

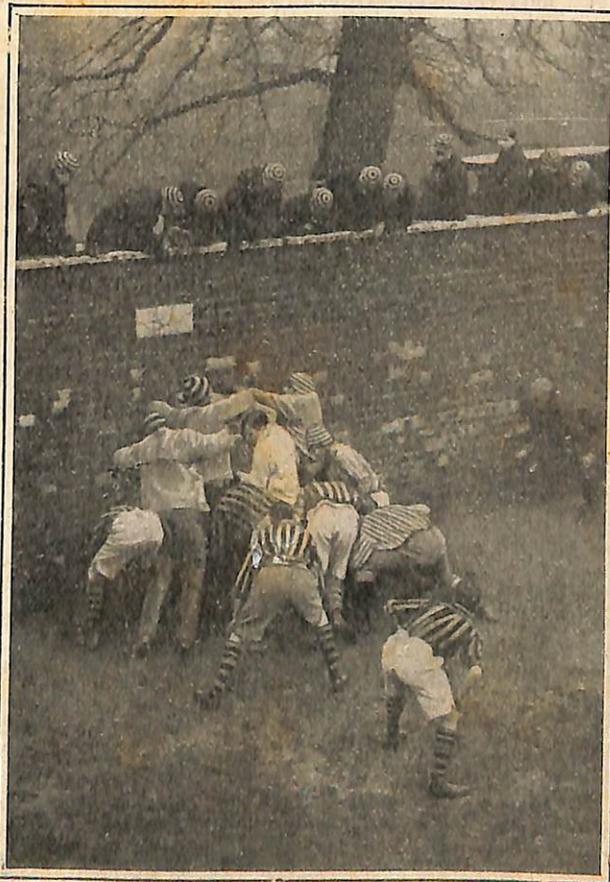
CLAUDE ALBARET.



C'est dans une cour du collège d'Eton que se pratique ce sport qui n'a lieu qu'une fois l'an le jour de la Saint-André.

Les deux camps sont recrutés respectivement parmi les *collegers*, ou pensionnaires, et parmi les *oppidans*, élèves qui vivent en ville, dans des pensions de famille.

Chaque équipe forme un *bully* (littéralement un corps de matamores), chargé de garder le *goal*, et qui se compose comme suit : D'abord,



Sans être aussi brutal que le football à l'américaine, ce sport provoque de dangereuses mêlées.